



# PROGRAMM,

womit zu der

**Montag, den 29. März 1858,**

von 8 $\frac{1}{2}$  Uhr Vormittags und 2 $\frac{1}{2}$  Uhr Nachmittags

# in der Petri-Schule

stattfindenden

## öffentlichen Prüfung

ergebenst einladet

**Dr. F. STREHLKE,**

Director.

---

### Inhalt:

1. Abhandlung des Dr. Cosack.
2. Schulnachrichten.

---

DANZIG, 1858

Druck von Edwin Groening.

PROGNA

Wien, den 28. März 1858

an die Commission der k. k. Hof- und Reichsanstalt

# in der P e r i - Z e i t u n g

öffentlichen Erlaube

Dr. F. STRANDBERG

Verlag

Leipzig, bei C. Neumann, Neudamm-Str. 11

1858

## LE THÉÂTRE DE SCHILLER

IMITÉ ET TRADUIT EN FRANCE.

L'esquisse suivante n'a pas besoin d'une introduction qui vienne la justifier. Tout voyageur qui parcourt un pays étranger ou qui séjourne pour quelque temps au milieu d'une nation dont la langue n'est pas la sienne, aime à écouter des sons connus qui viennent frapper son oreille, et, sauf son intérêt et son admiration pour les institutions et les mœurs étrangères, il est rempli de joie en voyant estimées et appréciées des choses qui sont empruntées à sa patrie. Mais si vous éprouvez déjà ce plaisir en parcourant les rues et pour des objets frivoles et futiles, combien plus ne serez-vous pas empressés à étendre vos recherches dans le domaine de l'esprit, combien plus ne serez-vous pas charmés d'y trouver que les grands hommes qui, comme artistes, comme poètes et savants ont illustré votre patrie, sont aussi connus, estimés et imités à l'étranger.

Je me plais à avouer que, tout enchanté que je fusse par les beautés et les splendeurs de Paris, ce véritable centre de la civilisation, je me suis adonné à cette prédilection naturelle ou plutôt à ce patriotisme pour chercher l'Allemagne au milieu de la France. Qu'on s'étonne de mon zèle patriotique quant aux choses que je viens de nommer moi-même frivoles et futiles; ce n'est peut-être qu'un sentiment ou qu'un goût personnel et qui n'a pas la prétension d'être applaudi par tout le monde. Mais qu'on rende justice aux études sérieuses que j'ai faites sur la connaissance de la littérature allemande en France. Observer de pareils rapports entre deux peuples, étudier l'appréciation de sa littérature dans le pays étranger, ce n'est ni curiosité frivole ni vanité méprisable; c'est peut-être une tâche digne d'attention et qui donnera sujet à des réflexions intéressantes. Car il ne suffit pas de constater le nombre et la valeur des traductions et de parler de leurs auteurs, il ne suffit pas de rendre compte des efforts qui se font en France pour l'étude de la langue allemande, il s'agit plutôt d'approfondir la manifestation et les causes d'un phénomène beaucoup plus remarquable et curieux. La France, autrefois remplie de dédain pour les nations voisines à mesure que celles-ci rivalisaient d'humilité et se prosternaient devant elle à l'envie, a-t-elle changé son caractère national, en admettant la poésie allemande? La France se croyant pendant plusieurs siècles le seul peuple dont les poètes fussent inspirés par les muses, tandis que les autres ne tenaient qu'un langage barbare, a-t-elle abandonné son enthousiasme politique pour devenir admiratrice de l'étranger? Ou plutôt vient-elle rendre hommage à cette beauté toute-puissante, à ce génie divin de la poésie qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre peuple, mais qui est universel et pour ainsi dire cosmopolite?

Voilà des questions et des idées qui se trouvent étroitement liées à nos recherches et dont on ne peut refuser l'examen sans s'écarter d'un point de vue qui ait pour double but la raison et la science. Ajoutez la nécessité d'analyser et de caractériser les deux littératures et plus spécialement les différences qui se trouvent entre le théâtre français et le théâtre allemand et vous conviendrez qu'il faudra un esprit fin et esthétique, de même une plume savante et habile pour jeter de vraies lumières sur tous ces points-là. Bien loin d'aspirer à cette sagacité d'observateur et à cette perfection d'auteur; limité de plus par les bornes étroites qui sont tracées pour de tels discours scolaires, je n'essaierai que de composer une notice sur un sujet détaché, c'est à dire sur le théâtre de Schiller imité et traduit en France. — Mais je ne pourrais publier cette esquisse sans acquitter ma dette envers tous ceux qui lui ont prêté leur appui. Certes, je me suis trouvé bien secouru par les trésors de la bibliothèque impériale, mais je dois aussi une grande reconnaissance aux hommes lettrés qui ont bien voulu me donner leurs renseignements précieux. Qu'il me soit permis de nommer par préférence le professeur excellent qui occupe si dignement à la Sorbonne la chaire de littératures étrangères. Je n'ai pris aucune part aux applaudissements dont l'amphithéâtre retentissait toujours, parceque, incapable de changer si vite de mœurs, je craignais d'offenser la dignité de la personne et de l'endroit, mais je suis bien charmé d'avoir l'occasion de pouvoir offrir les hommages et d'exprimer l'admiration dont j'étais rempli en suivant le cours de Mr. Arnould.

Ce n'est ni au hasard que j'ai choisi le théâtre de Schiller, ni par le désir de donner la partie la plus intéressante que j'y suis conduit; c'est la chronologie, c'est le développement historique qui fait commencer, presque de soi-même, une telle étude par l'auteur des Brigands, de Wallstein et de Guillaume Tell. —

Le nom de Schiller fut le premier qui vint au-delà du Rhin pour être accueilli en France avec enthousiasme, et on pourrait dire que ce sont ses tragédies qui ont levé les barrières et construit les grandes portes par lesquelles la littérature allemande a fait son entrée en France. Avant lui et avant la connaissance de ses chefs-d'oeuvre l'Allemagne, considérée sous le point de vue intellectuel, était pour les Français une terre peu connue ou méconnue à laquelle Voltaire se bornait à souhaiter plus d'esprit et moins de consonnes. Il faut lire à cet égard les notices de Mr. Marmier qui précèdent la nouvelle édition de l'ouvrage célèbre de Mme. de Staël „de l'Allemagne,“ livre dont nous aurons beaucoup à nous occuper.\*) Il faut connaître toutes ces données pour avoir une idée de l'indifférence parfaite, des préjugés incroyables et du dédain amer qui inspiraient à des Français lettrés les jugements les plus étranges sur la littérature allemande. Selon lui le père Bouhours, dans son orgueil de bel esprit scholastique, demandait d'un air sérieux s'il était possible qu'un Allemand eût de l'esprit. Le cardinal de Bernis écrivait, dans une de ses boutades d'homme du monde:

Dans l'abîme immense du temps  
Tombent ces recueils importants  
D'historiens, de politiques,  
D'interprètes et de critiques,  
Qui tous, au mépris du bon sens,  
Avec les livres germaniques,  
Se perdent dans la nuit des ans.

\*) De l'Allemagne par Madame de Staël. Nouvelle édition précédée d'une notice par M. X. Marmier. Paris. Charpentier 1855.

Les œuvres d'art n'étaient pas mieux traitées par les critiques. L'abbé Dubos disait dans ses *Réflexions*: „La peinture et la poésie ne se sont point approchées du pôle plus près que la Hollande. On n'a guère vu, même dans cette province, qu'une peinture morfondue.“

Nous n'entrons pas avec M. Marmier dans les recherches des causes qui ont provoqué une conduite aussi hostile. Nous lui abandonnons aussi la tâche bien difficile d'excuser et de justifier sa patrie, quoique nous craignons que ni la gloire du siècle classique, ni la décadence de la poésie allemande après la guerre de trente ans, ni son imitation servile de l'étranger, ne puissent lui suggérer des motifs plausibles d'apologie pour l'injustice excessive de ses compatriotes. Notre seul soin a été de rappeler un fait incontesté, à savoir, la littérature allemande inconnue en France et néanmoins proscrite par la critique et mise hors la loi jusqu'aux derniers années du dix-huitième siècle. Alors, dans ce mouvement général et grandiose des idées philosophiques et de tout ce qui concerne le domaine de l'intelligence, quelques hommes d'un esprit sérieux commencèrent à tourner leurs regards vers l'Allemagne. Cette paisible et pensive Allemagne, avec sa réputation de pédantisme, se porta ardemment à cette révolution des pensées, révolution qui devait ouvrir à sa littérature l'ère d'un siècle d'or, tandis que, tournée vers la politique, elle finissait en France par renverser, avec l'ancien état de Louis XIV, les grandeurs de la période classique.

Déjà la révolution effrénée avait ébranlé le trône royal et ses cris hardis et terribles parcouraient tout le pays, lorsque le même cri de révolte, la même rigueur de républicanisme, se faisait entendre en venant des prémices d'un poète allemand. L'accueillant avec l'enthousiasme de cette époque-là, la convention déclara, en 1792, l'auteur des *Brigands* et de *Fiesque* digne du titre de citoyen français et Roland, Clavière et Danton en signèrent le brevet décerné en pleine séance.\*) Le *Moniteur* de la même année appela à son tour *Fiesque* „le plus beau triomphe du républicanisme en théorie et dans le fait“. — Mais qu'on ne se trompe pas! Ces hommages ne furent donnés qu'à l'homme; le poète resta encore inconnu de même que ses tragédies, élevées jusqu'au ciel. Schiller était dans toutes les bouches, il agitait tous les esprits, mais on ne connaissait guère ses ouvrages que par ouï-dire. La convention elle-même approuve notre supposition par l'orthographe singulière. Elle avait entendu parler de Schiller et de sa tragédie républicaine, voilà ce qui a suffi pour faire Mr. Gilès citoyen français! Pour ne pas être injuste, il faut remarquer qu'il y avait effectivement déjà depuis l'an 1784 une traduction des „brigands“ ou plutôt des „voleurs“ selon le titre adopté par le traducteur. Mais ni M. Friedel\*\*) ni M. La Martellière\*\*\*) ne possédaient le goût délicat et la supériorité littéraire pour inspirer au public français du respect et de l'admiration pour les pièces d'ont ils s'étaient faits les interprètes. Sous l'empire la poésie classique avait recouvré plus que jamais son orgueil exclusif et du haut de son cothurne tragique elle regardait avec mépris un système théâtral qu'elle croyait „digne des sauvages du Canada“. Car on aimait bien, pour se tirer d'affaire, à répéter les paroles par lesquelles Frédéric le Grand, dans sa lettre fameuse sur la littérature, avait condamné

\*) Lorsque le brevet parvint à Schiller (1795), il remarqua que de tous les membres qui l'avaient signé, il n'y en avait pas un qui depuis n'eût péri d'une mort violente, et le décret n'avait pas trois ans de date! Ce n'était pas ainsi qu'il avait compris la liberté et la république. — Voir. M. de Barante. *Mélanges historiques et littéraires*. Tome troisième: Notice sur la vie de Frédéric Schiller. Paris 1835.

\*\*) Nouveau théâtre allemand, ou recueil des pièces qui ont paru avec succès sur le théâtre des capitales de l'Allemagne. Par Friedel. Paris 1782. 6 volumes, et plus tard en compagnie avec M. de Bonneville 12 vol. Paris 1785.

\*\*\*) Théâtre traduit. Paris 1799.

le théâtre allemand. „L'homme des bords de la Seine, instruit à l'école des Corneille, des Molière, des Voltaire et des Racine, ne faisait que sourire à l'aspect de ce chaos.“\*) Pour lui, il ne valait pas la peine „de mesurer l'immense intervalle qui sépare les coryphées français des adversaires que les Allemands voudraient en vain leur opposer“. Forcé comme M. J. de Chénier, dans son tableau historique de la littérature française, de faire mention de ces étrangers importuns dont on ne pouvait nier l'existence, on déclara „le théâtre allemand non moins irrégulier que le théâtre anglais et beaucoup moins riche en beautés énergiques et profondes“. On déplorait l'audace qui avait transporté le drame extravagant des Voleurs sur la scène française, en ajoutant que le succès n'avait pu que nuire à l'art dramatique. On comparait „ces pièces vulgaires“ aux mélodrames qui figurent convenablement sur les théâtres subalternes de Paris „et on finissait par demander la permission“ de donner peu d'importance à ces productions germaniques et de passer à des ouvrages originaux et plus dignes d'attention“, c'est à dire — au Fils naturel de Lacrételle et à la Mort de Socrate par Bernardin de Saint-Pierre!\*\*)

En résumant ce que nous venons de dire, il est très facile de voir que les rapports entre les deux littératures étaient encore bien froids et la connaissance, pour ne pas dire l'appréciation, de Schiller bien bornée, en 1806. Mais ne le parcourons pas légèrement. Le théâtre allemand était du moins découvert dans Schiller! Il était devenu une chose dont il fallait parler et faire le jugement. Les hommes de lettres s'en acquittaient avec le rigorisme classique, un beaucoup plus grand nombre causait de Schiller avec cette agréable légèreté qui fait juger ce qu'on ignore.\*\*\*)

C'était une femme qui devait remplacer le dédain des uns par l'admiration et l'ignorance des autres par une connaissance exacte et pleine de goût.

Tout le monde connaît Mme. de Staël et son ouvrage „De l'Allemagne“.

C'est par cette raison que je n'ai besoin ni de tracer la vie agitée de cette femme spirituelle, ni de faire un portrait général de sa supériorité littéraire et des charmes de son style. Rappeler à la mémoire que Mme. de Staël séjourna pour la première fois en Allemagne de 1803 à 1804, qu'elle y retourna dans l'hiver de 1807 afin de recueillir de nouveaux matériaux pour son ouvrage qui, à cause des persécutions si connues, ne devait paraître qu'en 1813, c'est tout ce que je crois avoir à faire pour la plupart de mes lecteurs. Mais il y en aurait peut-être quelquesuns qui, remplis d'une certaine défiance ou plutôt d'une vague antipathie contre Mme. de Staël ne seraient pas disposés à souscrire à la grande importance que je

\*) Voir: Préambule historique précédant la tragédie de Sylla par Jouy, pag. XXIII.

\*\*) M. J. de Chénier. Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789. Paris 1806. Nouvelle édition Paris 1835. pag. 320.

\*\*\*) Au nom de Schiller on aimait à joindre, en ce temps là, celui de Klopstock qui avait aussi célébré l'aurore de la révolution française. Turgot l'économiste, traduisit la Messiadé. Plus tard une autre traduction du même poème épique fut publiée par Mme. la baronne de Carlowitz qui a aussi traduit „La guerre de trente ans“ par Schiller et plusieurs ouvrages en prose de Goethe (Wilhelm Meister, les Affinités électives, les Mémoires). Il faut encore faire mention d'un autre poète allemand qui a été traduit de même par Turgot, pour rester longtemps l'auteur favori des Français. C'est Gessner „ce chantre des amours champêtres et des vertus patriarcales“. On applaudissait à ses Idylles bien paisibles au milieu des temps les plus sanglants de la révolution. Voilà le charme qui s'offre par le contraste. Il y a beaucoup de traductions de Gessner dont je ne cite que la dernière à cause de sa curiosité. Elle est en vers par De la croix, chef d'escadron Paris 1847. Je ne pourrais finir ces remarques superficielles sans y ajouter que Lessing par „Emilia Galotti“, Goethe par „Goetz de Berlichingen“ et par „Clavigo“, Kotzebue surtout par „Misanthropie et repentir“ étaient en quelque vogue. Mais on se tromperait en prenant cela pour le vrai commencement d'une connaissance générale et exacte de la littérature allemande.

n'hésite pas à attribuer aux ouvrages littéraires de cette femme. Je ne trouverai guère de tels adversaires que parmi mes compatriotes; car en France on rend justice à la grandeur de Mme. de Staël sans en nier les faiblesses; et je crois que son dernier biographe \*) se trouvera bien seul avec sa critique bizarre et son jugement hostile, dans lequel il a l'effronterie de présenter Mme. de Staël comme „une nature ridicule.“ Ce faiseur de portraits historiques, à l'heure qu'il est, a peut-être cru indispensable d'attaquer brusquement l'ennemie de Napoléon I. Ce n'est pas une telle injustice ou une telle malice que je crains de rencontrer en Allemagne, c'est plutôt ce préjugé qui rejette Mme. de Staël avec toutes les femmes auteurs. Nous n'aimons pas, il est vrai, les femmes qui entrent dans la littérature avec la prétention de répandre des lumières sur des données scientifiques. En leur laissant le domaine de la poésie et du roman, nous serions bien dégoûtés si, par exemple, une femme venait nous offrir un livre „de la France.“ Mais la chose est bien différente en France. Les femmes, admises à toutes les institutions scientifiques et littéraires, y sont aussi reconnues comme auteurs, et les Dacier, les Sévigné, les Maintenon, les Genlis, les Sand etc. etc. justifient parfaitement la position que les Français ont accordée aux femmes. En conséquence Mme. de Staël est pour les Français un auteur tout à fait reconnu et nul professeur de la Sorbonne n'a honte de s'appuyer sur son autorité. Qu'elle le soit aussi pour nous! Jugeons ses ouvrages jusqu' aux détails, mais croyons-les dignes d'être étudiés. Spécialement pour son livre de l'Allemagne prenons garde de nier un fait accompli, c'est à dire, son influence énorme sur les rapprochements des rapports intellectuels entre les deux pays. Madame de Staël, préparée à ses voyages d'Allemagne par des études sérieuses et douée d'une âme ardente et propre à sympathiser avec tout ce qu'elle trouvait de grand et de vrai, embrassa avec la plus vive prédilection „cette Allemagne qui était pour elle une consolation, un refuge assuré dans son exil, une terre de science et d'art dans ses besoins d'art et d'étude. Lorsqu'elle retourna dans sa demeure de Copet, après ces deux années de voyage, de recherche, de réflexion, elle tenait entre ses mains le tableau de l'Allemagne et la peignit avec amour.“\*\*) Avec amour! mais cet amour ne manque pas de vérité; c'est l'enthousiasme du cœur qui prête au peintre le coloris le plus idéal sans lui faire oublier la reproduction fidèle de son original. Ajoutez que le jugement de Mme. de Staël est presque toujours naïf et sans affectation. Elle dit ce qu'elle pense; elle a le tact délicat et elle se trouve introduite dans les beautés de la littérature allemande par des Allemands spirituels. Voilà des raisons suffisantes par lesquelles ses jugements sur les poètes allemands et ses analyses de leurs ouvrages restent encore aujourd'hui en France la base première de toutes les études qui concernent notre littérature \*\*\*). — En réclamant pour Mme. de Staël une place si distinguée dans la question qui nous occupe, je suis bien loin de la déclarer exempte d'erreurs et d'approuver tout ce qu'elle a dit sur l'Allemagne. Au contraire une critique détaillée aurait beaucoup de choses à corriger ou à répudier et nous mêmes, en nous bornant aux chapitres qui caractérisent Schiller et ses œuvres dramatiques, serons obligés d'en fournir quelques exemples. Mais cela ne peut altérer ni le jugement en général ni, avant tout, le fait que Mme. de Staël a donné la première impulsion efficace et d'une durée permanente à l'étude et à l'imitation de la littérature allemande.

\*) Hippolyte Castille. Portraits historiques. Mme. de Staël. Paris 1857.

\*\*) Marmier notice etc. p. 13.

\*\*\*) Dr. Mager. Geschichte der Französischen Nationalliteratur. II., 94. Demogeot histoire de la littérature française 567.

Quant à Schiller cette influence ne tarda pas à se manifester; gagnée dans un commerce intime et personnel elle devança même la publication du livre de l'Allemagne. Benjamin Constant de Rebecque, attaché à Mme. de Staël par les liens du cœur et de l'esprit, enthousiasmé par elle pour le pays de sa prédilection, introduit lui-même dans la littérature allemande à l'aide de ses longs séjours à Weimar et à Goettingue, fit paraître en 1809 son *Wallstein*.\*) — C'est un ouvrage bien curieux et fort intéressant que ce *Wallstein* de Benjamin Constant. Le célèbre publiciste, l'illustre orateur devient poète pour donner aux Français le spectacle nouveau d'une tragédie empruntée à la scène allemande. Mais dans la distance énorme, pour ne pas dire dans la position hostile des deux systèmes dramatiques, il ne suffit pas d'être poète pour traduire et imiter en vers beaux et sonores la pièce de Schiller, il fallut avant cela analyser et préciser, en philosophe, la marche et les limites de cette imitation. Benjamin Constant réunissait en sa personne le philosophe et le poète. C'est au philosophe que nous devons la première partie de son ouvrage, c'est à dire ces réflexions, admirées même de ceux qui disent que le poète a échoué; réflexions où le théâtre français et le théâtre allemand se trouvent caractérisés avec une sagacité, une grâce et une clarté, on ne peut plus fines, délicates et nettes.\*\*\*) Appuyé sur ces théories le poète aborda la pratique, en resserrant la trilogie de Schiller en une tragédie selon la forme et la régularité françaises, mais, si l'expression est permise, avec l'esprit et l'âme allemands. Pour expliquer cette contradiction singulière et pour donner une idée du procédé de Benjamin Constant nous n'avons qu'à mettre en évidence les points principaux de la préface dont nous venons de faire l'éloge. Si nous employons pour une telle explication, autant que possible, les paroles de l'auteur, on nous saura gré d'avoir évité des paraphrases qui atténuent plus ou moins l'original.

Faire accueillir au public français de 1809 l'ouvrage de Schiller et traduire toutes les trois pièces, l'une après l'autre, c'était la première impossibilité.

On n'aurait toléré ni une pièce sans action, le *Camp de Wallstein*; ni une action sans dénouement, les *Piccolomini*, ni un dénouement sans exposition, la *Mort de Wallstein*. Bref, d'après les lois et le goût du théâtre classique, il fallut réunir en une seule les trois pièces allemandes.

Du reste la même demande se trouvait déjà prononcée par la règle des unités. Schiller s'en était écarté suivant l'usage de son pays. Il avait introduit le spectateur dans le camp établi devant la ville de Pilsen; il l'avait accompagné à l'hôtel de ville et dans le palais de *Wallstein* pour traverser avec lui, naturellement pendant plusieurs jours, les appartements les plus différents. Il avait quitté Pilsen pour finir la scène à Égra. L'auteur français, quoique connaissant très bien les inconvénients reprochés aux unités, étant même forcé par elles de négliger, dans les événements et les caractères, la vérité de la gradation et la délicatesse des nuances, croyait être obligé de rester fidèle aux lois de l'école classique. C'est par cette raison que sa tragédie se passe le 25 février 1634 dans le palais occupé par *Wallstein* à Égra en Bohême.

\*) *Wallstein*, tragédie en 5 actes et en vers, précédée de quelques réflexions sur le théâtre allemand et suivie de notes historiques par Benjamin Constant de Rebecque. Paris 1809. (La préface de ce livre devenu très rare, se trouve réimprimée dans le volume de la bibliothèque Charpentier qui contient *Adolphe*, roman du même auteur.)

\*\*\*) Pour B. Constant voir la *Biographie Universelle etc. des contemporains* — publiée par MM. Rabbe et Saint-Beuve. Paris 1834.

Barante *Mélanges historiques etc.* III. 205—6.

Madame de Staël: de l'Allemagne 211. On trouve aussi sa biographie tracée par Hippolyte Castille. Paris 1857.



Il y avait encore une chose dont la stricte imitation aurait offensé et repoussé les oreilles et les cœurs français au lieu de les attirer et de les intéresser. C'est la familiarité du dialogue tragique dans les vers non rimés des Allemands. Grâce à elle, les auteurs allemands peuvent employer, pour le développement des caractères, une quantité de circonstances accessoires qui, exprimées dans le langage le plus simple et le plus vrai, répandent dans le tableau présenté beaucoup de vie et de vérité. Mais pour la tragédie classique la pompe inséparable des Alexandrins nécessite toujours dans l'expression une certaine noblesse soutenue. Le style tragique exige à chaque moment le cérémonial et la dignité. Aucune tournure poétique ne permettrait de transporter sur le théâtre français ce détail par lequel on est ému et enchanté en Allemagne. L'emphase des paroles ne ferait que gâter le naturel de la situation et ce qui est touchant en allemand ne serait, en français, que ridicule. Tout cela se trouve finement observé et expliqué par Benjamin Constant. Il est charmé par cette simplicité, il est rempli de respect pour le langage de Schiller parcequ'il prend sa source dans la nature, mais il n'ose pas lutter contre le goût de son siècle.

Par conséquent il se voit condamné avec regret à renoncer aux scènes dans lesquelles Schiller fait paraître de simples soldats; il retranche, en outre, par la même raison, la longue scène entre les généraux qui sont reçus dans une fête par Terzky; il supprime de même la scène du V<sup>me</sup> acte dans laquelle Wallstein, commençant à se déshabiller sur le théâtre pour aller prendre du repos, voit se casser tout-à-coup la chaîne à laquelle est suspendu l'ordre de la toison d'or. — D'autres scènes de la tragédie allemande dont il est nécessaire de connaître l'argument mais qu'on ne pourrait traduire à cause de la vulgarité de leur langage, forcent le poète français à mettre en récit ce que Schiller a mis en action. Il connaît très bien cet écueil dangereux pour les tragiques français; il sait que les récits ne sont presque jamais placés naturellement; il sent lui-même l'inconvénient du superbe récit de Thérémène dans Phèdre, mais, telle est la force du système dominant, il préfère le récit à l'action pour sauver la dignité.

Après toutes ces données il n'est pas nécessaire d'annoncer que la tragédie allemande se trouve tout à fait bouleversée et refondue par Benjamin Constant. Non seulement les quarante-huit acteurs de l'original sont réduits à douze, mais encore il n'y a pas une seule scène qui soit conservée en entier; il y en a quelquesunes dans la pièce française dont l'idée même n'est pas dans Schiller.

Où donc chercher ces rapports essentiels et cette relation intime qui, d'après ce que nous avons dit, inspire à ces formes françaises et classiques l'âme allemande et romantique? Continuez la lecture de la préface. L'auteur vous peint d'une main habile le défaut principal du théâtre français, ce défaut qui se révélait déjà lorsque le génie triomphait des imperfections du système, et qui, dans les temps où le système se trouva abondonné par le génie, finissait par ne faire voir au théâtre que des marionnettes héroïques.

Corneille, Racine, Voltaire n'avaient déjà peint qu'un fait ou qu'une passion au lieu de peindre la vie et un caractère entier. Cependant ils avaient su mettre de la diversité dans cette uniformité même et conserver la réalité gravement menacée de leurs personnages. Mais les poètes épigones! Dans leurs pièces taillées sur le même patron ou sorties du même moule ils créent des personnages qui sacrifient selon l'usage établi pour le genre tragique — dit très bien Mme. de Staël — l'amour au devoir, qui préfèrent la mort à l'esclavage, qui sont inspirés par l'antithèse dans leurs actions comme dans leurs paroles, mais sans aucun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme. Or Benjamin Constant, voyant dans la tragédie allemande cette peinture vraie et touchante de l'individualité et du caractère, adopta avec empressement cette voie nouvelle qui, pour mettre en relief le portrait complet

de son héros, n'omet aucun événement important, aucun trait essentiel, faudrait-il aussi les chercher dans les replis les plus secrets du cœur.

En franchissant les limites étroites, marquées rigoureusement par sa tragédie nationale qui, dans sa prétension ambitieuse, se décorait du nom de classique, il aimait mieux s'adonner à un poète étranger et inconnu mais dont le génie semblait garantir le triomphe de cette innovation.\*)

Pour faire de Wallstein un personnage tragique à la manière française, il aurait suffi de fondre ensemble de l'ambition et des remords.\*\*) Mais Benjamin Constant se proposa, à l'exemple de Schiller, de peindre Wallstein à peu près tel qu'il était, ambitieux à la vérité mais en même temps superstitieux, inquiet, incertain, jaloux des succès des étrangers dans sa patrie et marchant souvent contre son but, en se laissant entraîner par son caractère.\*\*\*) Le poète français poussa encore plus loin son imitation. Il respecta dans le caractère de Wallstein cette superstition, ce penchant pour l'astrologie. Il savait très bien qu'on n'envisageait guère en France la superstition que de son côté ridicule, et qu'il risquait d'offenser les lumières du parterre, mais, bravant la raison éclairée et délicate de son siècle, il croyait pouvoir conserver au domaine de la poésie ce qui a ses racines dans le cœur de l'homme. — Oh! s'il eût aussi conservé l'amour de Thécla! Cet amour qu'il analyse lui-même si bien comme quelque chose de religieux, de sacré, comme une émanation de la divinité même, comme un accomplissement de la destinée de l'homme sur cette terre, comme un lien mystérieux et tout-puissant entre deux âmes, qui ne peuvent exister que l'une pour l'autre.\*\*\*\*) Mais dans la scène française l'amour n'étant qu'une passion et ne pouvant intéresser que par sa violence et son délire, B. Constant donna au caractère de Thécla, pour sauver quelque peu du coloris allemand, toute sa douceur, sa sensibilité et sa mélancolie, mais introduire sur la scène française tout ce qu'il appelle le mysticisme allemand, c'était plus fort que le courage même du poète-innovateur. —

Ce préambule esthétique étant achevé, il nous reste à aborder la tragédie même et à en donner au moins la charpente pour qu'on puisse apprécier les similitudes et les dissemblances de l'original et de l'imitation. Avant d'y entrer, prenons note d'un changement de noms peu important mais nécessité soit par la délicatesse de l'oreille française soit par la mesure des vers. Nous trouvons au lieu des deux Piccolomini, le comte de Gallas et son fils Alfred; au lieu de Questenberg l'envoyé Géraldin; et au lieu de Wrangel le Suédois Harald.

Les premières scènes rappellent l'introduction des Piccolomini. Les généraux rassemblés donnent l'essor à leur colère contre la cour impériale et son envoyé. Hardiment décidés à ne pas laisser outrager leur chef, ils prient le comte de Gallas d'être le médiateur entre Wallstein et l'envoyé Géraldin. Suit l'entretien de Gallas et de Géraldin, qui sont d'accord pour sauver l'autorité de l'empereur. Ils se trouvent interrompus par l'arrivée de Thécla et d'Alfred. Tous deux, espérant et craignant en même temps pour

---

\*) Douze ans plus tard M. Jouy que nous avons cité déjà comme auteur de la tragédie de Sylla, se pique d'avoir inventé la tragédie de caractère. L'Académicien, séduit par l'idée de tenter une route nouvelle, ne daignait pas mentionner ses prédécesseurs; il se moquait plutôt des Anglais et des Allemands, peuples qui, sans doute, n'avaient pas l'honneur d'être connus par M. Jouy. Voir le préambule historique de Sylla pag. XXIV. etc.

\*\*) Voir la préface pag. XL.

\*\*\*) Préf. pag. XL.

\*\*\*\*) Préf. pag. XLIV.

leur amour, sont affectueusement reçus par Wallstein, qui va apprendre par la bouche d'Alfred les nouvelles de la disgrâce et du soupçon dont il est menacé par le parti ennemi à Vienne. Excité et stimulé encore par Tersky il donne audience à Géraldin. C'est la dernière scène du premier acte qui conserve, sauf quelques réductions, les finesses et les hauteurs du dialogue allemand\*).

Mais, tout en louant l'habile imitateur, on se trouve contrarié par la fin. C'est un égarement trop grand du caractère du héros et jamais le Wallstein de Schiller n'aurait adressé dans ce moment ces paroles à Illo:

De leur courroux extrême,  
Avec habileté, profite à l'instant même.  
C'est dans un tel moment qu'on en peut disposer:  
Va, ne leur laisse pas le temps de s'apaiser.  
Que chacun, par écrit, embrassant ma querelle,  
S'engage avec serment à me rester fidèle.  
Dis leur qu' à ce prix seul je les puis soutenir.

C'est Tersky qui vient rassurer Wallstein sur le zèle des généraux; mais en laissant entrevoir son soupçon contre le comte de Gallas il est répudié par ce noble récit qui révèle tout à la fois la confiance absolue de Wallstein en son général et sa croyance superstitieuse à l'astrologie.

Il est, pour les mortels, des jours mystérieux,  
Où, des liens du corps, notre âme dégagée,  
Au sein de l'avenir est tout à coup plongée,  
Et saisit, je ne sais par quel heureux effort,  
Le droit inattendu d'interroger le sort.  
La nuit qui précéda la sanglante journée  
Qui du héros du nord trancha la destinée,  
Je veillais au milieu des guerriers endormis.  
Un trouble involontaire agitait mes esprits.  
Je parcourus le camp. On voyait dans la plaine  
Briller, des feux lointains, la lumière incertaine.  
Les appels de la garde et les pas des chevaux  
Troublaient seuls, d'un bruit sourd, l'universel repos.  
Le vent, qui gémissait à travers les vallées,  
Agitait lentement nos tentes ébranlées.  
Les astres, à regret perçant l'obscurité  
Versaient sur nos drapeaux une pâle clarté.  
Que de mortels, me dis-je, à ma voix obéissent!  
Qu' avec empressement sous mon ordre ils fléchissent!

\*) Schiller Piccolomini II, 7.

Ils ont, sur mes succès, placé tout leur espoir.  
 Mais si le sort jaloux m'arrachait le pouvoir,  
 Que bientôt je verrais s'évanouir leur zèle!  
 En est-il un du moins qui me restât fidèle!  
 Ah! s'il en est un seul, je t'invoque, ô destin!  
 Daigne me l'indiquer par un signe certain.  
 Que vers moi, le premier, dès l'aurore il s'avance!  
 A peine j'achevais que je vois, en silence,  
 Un guerrier qui s'approche: il parle; c'est Gallas.  
 D'un coursier belliqueux il conduisait les pas.  
 — Mon frère, me dit-il, pardonne à ma faiblesse.  
 Dans ma vaine terreur reconnais ma tendresse.  
 Un songe, un songe affreux cette nuit m'a frappé:  
 Je t'ai vu d'ennemis partout enveloppé,  
 Sur ton cheval blessé, cherchant en vain la fuite,  
 Et malgré tes efforts, tombant sous leur poursuite.  
 Déjà le jour paraît, demain nous combattons.  
 Gustave dans le sang vient laver ses affronts.  
 Je t'amène un coursier que j'ai choisi moi-même,  
 Ne monte pas le tien: crois un ami qui t'aime. —  
 Je cédaï. Le jour même, en un combat douteux,  
 Je me vis entouré de Suédois nombreux,  
 Dont la mort de Gustave enflammait la furie.  
 Le coursier de Gallas me conserva la vie.  
 Un soldat, sur le mien, accompagnait mes pas;  
 Tous deux en même temps trouvèrent le trépas.  
 Crois-moi, Tersky, le sort a pour l'homme un langage  
 Méconnu du profane, et compris par le sage.  
 Penses-tu que, suivant leur cours majestueux,  
 Les astres ne soient faits que pour orner les cieux,  
 Pour éclairer la terre et pour servir de guides  
 Aux vulgaires humains dans leurs travaux sordides?  
 Non. De la destinée annonçant les arrêts,  
 Tout se tient, tout se meut par des ressorts secrets;  
 La nature, soumise à des lois invisibles,  
 Dévoile, à qui l'entend, des décrets infailibles.\*)

---

\*) En faisant réimprimer tout le discours de Wallstein, je me suis plu à donner un échantillon de la versification, du style et de la manière d'imiter du poète français. Celui qui connaît Schiller verra au premier coup d'oeil que dans les vers précédants les idées et les paroles de plusieurs scènes de l'original sont fondues ensemble. On dirait une mosaïque artistement composée de pierres précieuses et bien choisies.

Mais l'heure fatale ne tarde pas à sonner. Déjà Illo vient annoncer l'arrestation de l'émissaire chargé par Tersky de négociations avec les ennemis. Poussé à l'extrémité Wallstein donne l'ordre d'envoyer chercher l'ambassadeur suédois. A leur tour, Gallas et Géraldin établissent le contrecoup. Le poète français a fait changer les rôles en attribuant à Géraldin la réconciliation des généraux Isolan et Buttler. — Il accélère de même la marche des événements en faisant chasser Géraldin de la ville et appeler les Saxons au secours. Puis le comte de Gallas reçoit, de la part de Wallstein, des instructions conformes à son caractère, et après cela l'assentiment à l'amour de son fils, s'il le peut enrôler dans le parti de Wallstein. La scène suivante rend, avec une imitation assez fidèle, l'entretien passionné du père et du fils. Alfred plein de désespoir jette l'effroi dans l'âme étonnée de Thécla et fuit la malheureuse fille de Wallstein qui, ne connaissant pas ce qui se passe, aurait aimé au moins à souffrir avec son amant. — Le troisième acte commence par un monologue de Wallstein, semblable à celui de la quatrième scène du premier acte de la tragédie allemande qui finit la trilogie. Voici les mêmes plaintes, les mêmes assurances de son innocence et la même contrainte d'accomplir le crime, objet de son aversion. En cédant à une dure nécessité, il reçoit Harald, envoyé du chancelier suédois. C'est la troisième scène qui, par son langage diplomatique et sa marche vive et vraiment dramatique, imite très habilement le grand talent de Schiller. Cependant le poète français, ayant l'intention de mettre en évidence l'amour de Wallstein pour le sol où il est né et sa haine envers l'étranger, finit par une réponse décisive et négative de la part de Wallstein, tandis que dans l'original, Wallstein, selon son caractère hésitant et chancelant, ajourne la décision. Les nouvelles de la révolte de l'armée sont tour à tour rapportées par Tersky et Illo. Wallstein apprend que Gallas, dont la fidélité semblait garantie par les astres, en est le chef, et dans sa douleur accablante il se croit aussi trahi par Alfred. Mais le cœur de Thécla ne peut être égaré par ces affreux soupçons, et quoique ignorant tout, elle est sûre de l'innocence de son amant. Les scènes émouvantes entre Thécla et Alfred finissent le III<sup>me</sup> acte. Alfred déclare qu'il ne revoit Thécla que pour la quitter et qu'il n'a sauvé Wallstein que pour mourir lui-même, et telle est la noble et fière innocence de son âme, qu'il tient parole, quoique ayant le cœur brisé. — Wallstein, après avoir vaincu par son autorité et son courage personnel la révolte de quelques régiments et ayant déclaré ouvertement la guerre à l'empereur, offre à Alfred la main de Thécla. C'est ainsi que B. Constant a introduit la grande scène où Alfred se voit engagé dans le combat le plus cruel entre le cœur et le devoir. Nous en connaissons l'issue, et le poète français a littéralement traduit la réponse magnanime de Thécla, appelée pour juger et décider de son sort et de leur amour. Alfred s'en va pour se vouer à la mort, lui et ses braves cuirassiers. — Ce n'est pas avec la même fidélité que la tragédie française a suivi l'original pour le commencement du V<sup>me</sup> acte. Nous ne reprochons pas à l'auteur les nouvelles déclarations de Wallstein, car en le faisant prince bienveillant et garant de l'équité, il sait bien mettre en évidence le sort de son héros, rebelle en même temps et protecteur de l'humanité. Mais, chose étrange, à ces émotions admises par la poésie, il mêle tout à coup l'offre d'un mariage de convenance. Thécla doit affermir le trône de son père en épousant le prince de Danemark.\*) Naturellement la jeune fille abhorre cet hymen et elle aime mieux chercher un asile aux pieds de son Dieu. Cette intention est mise à exécution après la nouvelle douloureuse de la mort d'Alfred et nous retrouvons Schiller imité d'une manière heureuse dans les scènes IV à VIII. —

---

\*) B. Constant cherche à justifier cette péripétie par une note historique (voir pag. 213) mais pour le poète il aurait valu mieux ne pas faire usage de la connaissance de l'historien.

Quant à la fin de la tragédie on pourrait dire qu'elle se hâte trop. B. Constant, dans l'impossibilité d'introduire sur la scène les préparatifs du meurtre, surprend les spectateurs par les déclarations de Buttler. Il fait jouer à Isolan le rôle de Gordon, mais rien ne peut arrêter la rage fougueuse de ce général qui a résolu la mort de Wallstein. Le récit d'Isolan prévient Gallas, qui retourne avec Géraldin, que Buttler lui-même a frappé son chef d'autrefois; tandis qu'il est réservé à Thécla d'avertir le père de la mort de son fils. C'est après ses paroles:

Je vais d'un Dieu sévère apaiser le courroux  
Et pleurer sur Alfred, sur mon père et sur vous,  
que la toile tombe.

Telle est l'analyse de cette tragédie française. Peut-être on nous reprochera d'être entrés trop scrupuleusement dans les détails d'une pièce dont la valeur poétique reste du moins précaire et douteuse. Quant à ce dernier point, nous avouons volontiers n'avoir jamais mis l'auteur du Wallstein français au nombre des poètes de premier rang, quoique il y ait des critiques qui soient d'un autre avis, en suivant le jugement de Mme. de Staël \*) et en acceptant la défense qu'elle présente dans l'intérêt du poète. Mais, que les vers soient peu harmonieux, que les rimes quelquefois soient dures jusqu'à offenser les oreilles délicates, que la tragédie entière soit plutôt une étude qu'un poème — cela ne change rien pour nous quant à la grande importance littéraire du Wallstein de B. Constant. C'est avec ce livre que la connaissance de Schiller abandonne les bornes étroites de la théorie et entre dans la pratique. Ce n'est plus l'admiration vague pour un inconnu, puisée dans le livre d'une femme ingénieuse, c'est l'intuition réelle d'une copie donnée par un artiste qui, connaisseur de la beauté, n'hésita pas à s'adresser à l'étranger pour imiter un de ses chefs-d'œuvre. Disons-le tout haut, c'est le commencement, c'est la fondation de cette école allemande qui devait bientôt exercer une influence énorme sur le développement de la littérature française. Il appartient aux historiens de cette littérature de suivre la marche de ce développement depuis la décadence d'une fausse poésie classique, à travers les efforts de l'opposition et de la renaissance jusqu'à la cime du romantisme, et les Villemain, les Ampère, les Nisard, suivis de bien d'autres ont signalé les différentes phases de cette régénération intéressante d'une manière aussi distinguée que remarquable.

Raison de plus pour nous, qui ne cherchons au milieu de ce tableau animé et varié qu'un seul personnage, de renvoyer les curieux à ces interprètes éloquents de l'esprit français et de retourner nous-mêmes aux imitateurs de Schiller. — Grâce à ce mouvement dont nous venons d'effleurer l'apparition, le poète allemand se trouve de plus en plus accueilli avec une franchise croissante; il cesse d'être pris pour une contrebande qu'il faut déguiser pour l'introduire; il commence plutôt à pouvoir montrer sa vraie figure. Si néanmoins on prend quelques précautions, soyons justes et ne demandons pas à un espace de onze années le changement parfait du goût d'une nation. Estimons au contraire un auteur qui, quoique embrassant la poésie allemande, a quelques respects pour son parterre. — C'est M. Pierre Lebrun dont il faut parler maintenant. — Mais quelle distance énorme entre le Wallstein de B. Constant et la Marie Stuart de P. Lebrun. L'un, imitation timide; l'autre, traduction circonspecte; l'un se cachant encore sous la chlamyde antique, l'autre montrant, avec précaution, la tenue moderne; l'un enchaîné, malgré lui, par les lois de la tragédie classique, l'autre s'adonnant au drame romantique, quoique avec quelque réserve.

---

\*) De l'Allemagne pag. 232.

Ce fut le 6 Mars 1820 que Marie Stuart fut représentée au Théâtre-Français pour la première fois. L'accueil enthousiaste de la tragédie de M. Lebrun, où Mademoiselle Duchesnois et le célèbre Talma remplissaient les premiers rôles, surpassa les espérances du poète et de ses amis. Le journal des Débats du 13 Mars 1820 s'écrie non sans un peu d'ironie: „La joie est dans le camp des romantiques. Le succès de M. Lebrun est un succès de parti, une victoire des lumières sur les préjugés. Un courrier extraordinaire, envoyé par M. Schlegel est allé en porter la nouvelle à la diète assemblée.“ Le même journal, reprenant après sept jours la critique de la pièce, se plaît à montrer une haute connaissance de la littérature allemande, et loue d'un ton fier et assuré M. Lebrun „d'avoir séparé assez habilement l'or pur du plomb vil, d'avoir su éviter adroitement les fautes nombreuses qui déshonorent l'ouvrage de Schiller“. Malheureusement, selon les Débats, le poète français est gagné par la contagion allemande quant à l'unité de lieu. Cette unité se trouve totalement violée, car, bien que toute la pièce se passe à l'intérieur du château de Fotheringay, on baisse la toile pour passer de l'antichambre dans le salon! Voilà un échantillon d'une critique ultra-classique; voilà les efforts désespérés pour soutenir une lutte contre le génie naissant du siècle qui allait bouleverser le temple d'une poésie surannée et décrépite! —

Cependant en 1820 la situation de cette école nouvelle n'était pas encore affermie et parfaitement victorieuse. Il fallait au contraire, sinon craindre, du moins respecter les adversaires revêtus encore de l'ancienne gloire et leur faire quelques concessions pour gagner les sentiments du public. Ce fut par cette raison que M. Lebrun, pour introduire „la Melpomène étrangère“, crut nécessaire de faire subir à la pièce allemande, qu'il traduisait, plusieurs réductions et changements. Il nous dit lui-même dans une préface \*) écrite quelques années plus tard, que le public de 1820, quoique en voulant du nouveau, se tenait en garde contre ce nouveau; qu'il était défiant, exigeant, chatouilleux; qu'une expression très simple lui faisait froncer le sourcil. C'était encore le temps où les mots familiers plaisaient difficilement et où les situations et les caractères montrés dans tout leur naturel et dans toute leur vérité ne passaient qu'à grand-peine. M. Lebrun avait fait déjà attention à cette délicatesse classique pendant son travail; il avait périphrasé les mots propres, employés par Schiller, pour les objets familiers, par des expressions générales et insignifiantes, mais dignes et nobles. Néanmoins il n'échappa point au blâme d'une critique rigoureuse et pédantesque. On attaqua par exemple le mot chambre qui se trouve dans sa tragédie et il fallut que le Globe, journal de l'école romantique à cette époque-là, remontât à Racine pour citer le vers de la tragédie d'Athalie:

De princes égorgés la chambre était remplie.

Ainsi le mot chambre fut sauvé, mais il n'en fut pas de même d'un autre mot qui déshonorait les vers suivants:

Prends ce don, ce mouchoir, ce gage de tendresse

Que pour toi, de ses mains, a brodé ta maîtresse.

Ce mouchoir brodé épouvanta, selon le récit de M. Lebrun \*\*), ceux qui entendirent d'abord la pièce. Ils supplièrent, à mains jointes, le poète de changer des mots si dangereux et qui ne pouvaient manquer de faire rire toute la salle à l'instant le plus pathétique. L'auteur, cédant à ces instances mit en place ces vers qu'on lit aujourd'hui dans les différentes éditions de sa Marie Stuart (Acte V scène III):

\*) Oeuvres de Pierre Lebrun. Paris 1844. Tome I, préface du Cid d'Andalousie pag. 238 &c.

\*\*) Oeuvres I, 240.

Prends ce don, ce tissu, ce gage de tendresse

Qu'a pour toi, de ses mains, embelli ta maîtresse.\*)

On trouva ce tissu infiniment préférable; cela était plus digne et personne ne vit plus rien dans ces vers que de fort satisfaisant. — On pourrait être d'un autre avis, mais la chose est trop frivole pour s'y arrêter plus longtemps. Il y a dans la pièce française un autre changement qui, étant aussi une concession au goût encore dominant, est d'une importance beaucoup plus grande. C'est à cause de ce changement qu'un caractère principal, celui de Leicester, se trouve essentiellement altéré et déformé, licence qu'on ne pardonnerait jamais à un traducteur, mais qu'il faut concéder, avec regret, à un poète qui veut faire agréer la muse allemande et qui se voit tyrannisé par le goût français. Sans ce changement Marie Stuart serait peut-être tombée à la première représentation, et il faut remercier le grand acteur de sa finesse d'observation et de sa présence d'esprit, à l'aide desquelles il réussit à sauver la tragédie menacée. C'était au quatrième acte, au moment où le comte de Leicester fait arrêter Mortimer. Le public fut indigné de tant de bassesse. Il y eut un soulèvement dans le parterre; mais Talma domina le tumulte par l'admirable geste „donnant l'ordre de faire sauver en secret celui qu'il venait de faire arrêter devant tous“.\*\*)

Le poète accepta cette invention de l'acteur et, quoique en sachant qu'une action pareille était impossible pour le Leicester de Schiller, il ajouta pour les représentations suivantes les sept vers qui finissent la quatrième scène:

— — — Seymour\*\*\*), écoute. Sois discret!

Sauve ce malheureux; qu'il s'échappe en secret.

De ce soudain éclat l'apparence publique

N'est rien ici qu'un voile, et sert ma politique.

Qu'il s'échappe et se hâte et sans perdre de temps

Assemble ses amis . . . . . cette nuit, je l'attends;

Cette nuit. Va, cours, vole.

Du reste ce changement ne contraria pas les intentions primitives de l'auteur. Au contraire, il servit beaucoup mieux que l'exclamation subite et peu motivée de Leicester (Acte IV Scène XII\*\*\*\*) à

\*) M. Lebrun avait sans doute bien fait d'effacer de sa tragédie ce mouchoir brodé, témoin l'accident qu'a subi en 1829 la tragédie d'Othello, traduite de Shakspeare par M. Alfred de Vigny. Laissons raconter M. Demogeot: (Hist. d. l. littérat. française pag. 651.) Tout alla bien dans les premiers actes, et la représentation marchait sinon sans étonner, du moins sans choquer le parterre. — — Mais lorsqu'on arriva à la terrible scène où se décide la destinée de Desdémone, où son mari lui redemande avec jalousie, avec colère le gage d'amour qu'il lui a donné, le mouchoir qu'a su dérober la ruse infernale d'Iago, à ce mot que le poète français avait tout simplement traduit de l'anglais: *handkerchief*, ce ne furent plus qu'éclats de rire, que sifflets, que tumulte: les habitués de la rue Richilieu ne purent souffrir ce Maure mal élevé qui, dans l'accès de sa fureur, ne savait pas trouver une élégante périphrase à la manière de Delille, une jolie charade dont le mot fût un mouchoir.

\*\*) Voir: Lebrun, œuvres I, 239.

\*\*\*) Nom d'un confident de Leicester que le poète avait déjà introduit Acte II scène I, pour donner au public quelques explications nécessitées par l'abandon de plusieurs scènes de la tragédie allemande.

\*\*\*\*)

O ciel! si Mortimer est libre, il peut encore,

Suivi de ses amis, cette nuit arriver;

Ah! donnons-lui du moins le temps de la sauver.



indiquer d'avance son plan pour le dernier acte. Mme. de Staël, en parlant de Marie Stuart, avait déjà dit \*) qu'en France on ne se permettrait guère de faire un acte tout entier sur une situation décidée. M. Lebrun, en adoptant cette observation, voulut rendre à sa tragédie cette attention soutenue et cet intérêt vif et vraiment dramatique que Schiller semblait avoir abandonnés pour produire des émotions lyriques et puisées dans le repos de la douleur qui naît de la privation même de l'espérance. C'est Mortimer qui doit continuer l'action, c'est son nom qui doit éclairer comme un rayon d'espérance toutes les terreurs de l'échafaud. Mortimer, suivant le poète français, s'est préservé des coups de Leicester, il a su fuir, et ne pensant qu'à la délivrance de Marie, il marche avec de nobles amis, par un secret chemin, vers le château de Fotheringay. Déjà ils ont franchi la porte de la seconde enceinte, mais, soudain enveloppés de soldats de Burleigh, ils périssent tous après un combat désespéré. — M. Julian Schmidt, dans son ouvrage sur l'histoire de la littérature française\*\*), n'hésite pas à préférer l'arrangement dont nous venons de faire mention, à celui qui est donné par Schiller. Selon nous, il aurait peut-être mieux valu ne rien changer aux beautés du dernier acte, de ce drame de douleur et de sacrifices. Mais nous ne nions pas que ce changement ne soit exécuté d'une manière habile et poétique et que, sans connaître la tragédie de Schiller, on ne puisse lire avec un grand intérêt le développement de la pièce française.

C'est aussi à peu près la même chose pour toutes les autres différences entre l'original et l'imitation. M. Lebrun a retranché bien des scènes, il en a raccourci d'autres, mais, sauf quelques concessions faites à l'impatience française qui aurait trouvé la tragédie beaucoup trop longue, il a toujours agi avec beaucoup de raison et de goût et sans altérer essentiellement le drame de Schiller. Pour n'en citer qu'un exemple, il se trouvait dans l'impossibilité d'imiter la scène de la confession et de la communion. Dans un pays catholique, comme la France, on n'aurait pas applaudi aux argumentations de Mme. de Staël \*\*\*) qui défend avec beaucoup de chaleur, non seulement pour la poésie en général, mais aussi pour le théâtre, l'admission de la religion et de son culte; on aurait plutôt tout à fait condamné le poète qui aurait osé faire entrer dans la scène les cérémonies du christianisme. Néanmoins M. Lebrun, ne voulant pas se priver entièrement du charme touchant que la piété et la dévotion de la reine exercent sur tous les cœurs sensibles, a su trouver le moyen de sauver l'acte de la bénédiction prononcée par Melvil, mais sans y mêler le rite de l'Église romaine. Il a réussi même, ce qui est encore plus intéressant, à conserver plusieurs des belles tournures de la tragédie allemande et à n'y rien ajouter qui soit indigne de Schiller; de sorte que, même pour le théâtre allemand, ceux qui veulent supprimer la scène en question, aimeraient mieux la voir remplacer par les vers de Lebrun, que voici \*\*\*\*):

MARIE (se tournant vers ses serviteurs).

— — Ne pleurez pas. Pour un sort plus heureux  
 Nous nous retrouverons quelque jour dans les cieux.  
 J'en ai l'espoir. Je meurs dans la foi véritable;  
 Du crime qu'on me fait je ne suis point coupable.  
 Puisse de mes erreurs Dieu ne pas me punir!

\*) De l'Allemagne pag. 252.

\*\*) Geschichte der französischen Literatur. Leipzig 1858. I, 135.

\*\*\*) De l'Allemagne pag. 252.

\*\*\*\*) Marie Stuart: Acte V Scène III.

Melvil, pour m'en absoudre, ah! daignez me bénir.  
 Le ciel aux cheveux blancs donne ce droit suprême,  
 Le pardon d'un vieillard est celui de Dieu même.  
 Vous qu'il me semble exprès envoyer en ce lieu,  
 Jadis mon serviteur, soyez celui de Dieu;  
 Devenez son ministre et son saint intreprète;  
 Et, comme devant moi se courbait votre tête,  
 Abaisant devant vous mes yeux humiliés,  
 C'est moi qui, maintenant, me prosterne à vos pieds.  
 (La reine se met à genoux devant Melvil et tout le monde s'éloigne.)

MELVIL, avec autorité.

Marie, autrefois reine, et maintenant martyre,  
 Lorsque le roi des cieux du monde vous retire,  
 Allez vers lui sans peur: l'or pur est éprouvé;  
 De la paix du Seigneur l'instant est arrivé.  
 Coupable seulement des erreurs d'une femme,  
 Vos fautes dans le ciel ne suivront pas votre âme;  
 Et quiconque vers Dieu s'élève avec amour,  
 N'emporte rien du monde au céleste séjour.  
 Adieu. Qu'un saint espoir, en mourant, vous soutienne;  
 Allez; je vous bénis: partez, âme chrétienne!  
 Dieu s'avance lui-même au devant de vos vœux,  
 Et le pardon sur vous descend du haut des cieux.

Finissons maintenant nos remarques relatives à la tragédie de M. Lebrun en n'y ajoutant qu'un mot sur le langage du poète. Si son ouvrage était une véritable traduction, on n'aurait guère à s'étonner d'y trouver le reflet des beautés de la diction allemande; mais comme le poète-imitateur aurait eu la liberté de suivre Schiller pour l'invention et pour le développement des caractères sans trop abandonner les hauteurs du style classique, il faut bien le louer d'avoir embrassé ce ton moyen, ce langage plein du charme de la poésie, quoiqu'étant assez voisin de la prose, en un mot, tout ce que nous admirons dans Schiller, nous autres Allemands. Car le critique français qui vante les vers purs et charmants de son compatriote, a beau dire qu'ils sont d'une douceur presque „*racinienne*“\*), ce n'est ni à Racine ni à la tragédie classique qu'il doit cette gloire, c'est au génie de la poésie moderne et allemande qu'il a emprunté son langage, c'est Schiller qu'on retrouve en lui au premier coup d'oeil.\*\*)

\*) Sainte-Beuve. Notice sur les ouvrages de M. Lebrun.

\*\*) Pour prouver ce que je viens de dire et pour donner une idée de la manière d'imiter et de traduire adoptée par Lebrun, je vais faire réimprimer la scène qu'on admirait le plus: (Acte III Scène I)

ANNA. Modérez de vos pas l'empressement extrême.  
 Je ne vous connais plus; revenez à vous-même.  
 Où courez-vous, madame?

Si dignement introduit au Théâtre-Français, Schiller y resta au répertoire pour être accueilli de nouveaux applaudissements, lorsque le talent sublime de Mlle. Rachel fit paraître le rôle de Marie Stuart dans tout son éclat.

MARIE. Ah! laisse-moi jouir  
D'un bonheur que je crains de voir s'évanouir.  
Laisse mes libres pas errer à l'aventure.  
Je voudrais m'emparer de toute la nature.  
Combien le jour est pur! que le ciel est serein!  
Ne sommeillé-je pas? n'est-ce qu'un songe vain?  
A mon cachot obscur suis-je en effet ravie?  
Suis-je de mon tombeau remontée à la vie?  
Ah! d'un air libre et pur laisse-moi m'enivrer.

ANNA. Madame, où votre esprit se va-t-il égarer?  
Hélas! la liberté ne vous est pas rendue;  
La prison seulement s'ouvre plus étendue.

MARIE. Eh bien, épargne-moi de trop barbares soins;  
Et si ce n'est qu'un songe, ah! laisse-moi du moins,  
Soulevant un moment ma chaîne douloureuse,  
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.  
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux?  
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.  
Vois-tu cet horizon qui se prolonge immense?  
C'est là qu'est mon pays; là l'Écosse commence.  
Ces nuages errants qui traversent le ciel  
Peut-être hier ont vu mon palais paternel.  
Ils descendent du nord, ils volent vers la France.  
Oh! saluez le lieu de mon heureuse enfance!  
Saluez ces doux bords qui me furent si chers!  
Hélas! en liberté vous traversez les airs.

ANNA. Madame!

MARIE. Je ne sais, mais de ma délivrance  
En revoyant le ciel j'ai repris l'espérance.

ANNA. Dans votre aveuglement, vous n'apercevez pas  
Que de loin en secret on surveille vos pas.

MARIE. Non, ce n'est pas en vain, mon cœur me le présage,  
Que de la liberté l'on me rend quelque usage.  
Crois-moi, ma chère Anna, cette simple faveur  
Me mène par degrés vers un plus grand bonheur,  
J'y sens de Leicester la main puissante et chère.  
Ma prison chaque jour deviendra moins sévère,  
Ma liberté plus grande et mes liens plus doux,  
Jusqu'au jour où lui-même il doit les rompre tous.

ANNA. Je voudrais l'espérer; mais j'ai peine à comprendre  
Qu'après l'arrêt fatal qu'on vient de nous apprendre,  
Libre . . . . .

Ce fut en vain que les adversaires, irrités par le succès de M. Lebrun, prirent les armes du pamphlet et de la satire. „La poste dramatique“, parodie lancée contre Marie Stuart, ne fit que déclarer le mauvais goût et l'impuissance poétique de ses auteurs anonymes. \*) On alla plus loin; on poussa la haine contre les tragédies de Schiller jusqu'à ne pas reculer devant les injures les plus grossières. M. Alexandre Soumet avait fait jouer en 1825 une Jeanne d'Arc d'après l'auteur allemand. \*\*) Alors le feuilletoniste Hoffmann, digne confrère de l'auteur du Canon d'alarme s'écria, en parlant de Schiller, qu'un homme qui avait fait d'aussi pitoyables tragédies que la Pucelle d'Orléans „méritait d'être fouetté sur la place publique.

Heureusement la muse allemande n'avait plus à craindre, ni les faibles railleries des uns, ni les insultes ridicules des autres. Ce n'étaient que les derniers efforts désespérés d'un parti qui allait succomber. Déjà l'école romantique voguait, toutes voiles déployées. Elle vint donner son manifeste dans la préface de Cromwell (1827). La guerre se ralluma plus ardemment que jamais, mais la littérature nouvelle fut victorieuse sur toute la ligne. Les Pseudo-Classiques, dépourvus de tous les moyens de soutenir le combat et réduits à l'extrémité, implorèrent le secours du roi Charles X contre ce romantisme qui osait infecter, par ses tragédies détestables, le Théâtre-Français (1829). Il est bien connu que le prince répondit en homme d'esprit que, dès qu'il s'agissait de poésie, il n'avait que sa place au parterre. \*\*\*)

Cette réponse fut la mort des Classiques, le triomphe des Romantiques, et par conséquent le commencement d'une nouvelle ère pour la littérature allemande en France.

Alliée avec le romantisme pendant tout le combat, elle se trouve accueillie, après la victoire, avec empressement et estime. Depuis ce temps-là on n'a plus besoin d'excuser ou de justifier les poètes allemands, ni de déguiser ou d'imiter timidement leurs ouvrages. C'est une étude sérieuse, une appréciation libre et une critique sincère qui vont chasser, avec l'ignorance et le dédain d'autrefois, tous les anciens préjugés contre Schiller et ses compatriotes.

Les premiers fruits que l'Allemagne doit à ces travaux de l'école romantique, ce sont les traductions des chefs-d'œuvre de sa littérature. Et ces traductions françaises ont une très grande importance, car, sauf tout ce que nous venons de dire à l'égard des études consacrées à la littérature allemande, il ne faut pas se faire illusion sur la connaissance de la langue allemande en France. On y étudie l'allemand, il est vrai, on l'enseigne dans tous les collèges, on couronne même les élèves qui y font les plus grands progrès, mais le résultat de tous ces efforts, n'est pas trop énorme. Il y a des exceptions, nous ne disons pas le contraire — mais en général, comme tout le monde s'applique à parler

MARIE. Entends-tu ces sons et ces lointaines voix  
Dont la chasse bruyante a rempli tous les bois?  
Anna, les entends-tu? Que ne puis-je sans guide  
M'élançer tout-à coup sur un coursier rapide!  
Que ne suis-je emportée à travers les forêts!  
Ces sons tristes et doux ont ému mes regrets;  
Ils m'ont soudain rendue aux monts de ma patrie:

\*) La poste dramatique. Parodie critique de Marie Stuart etc. etc. par MM. A. & Th. Paris. Barba 1821.

\*\*) Voir: Julian Schmidt, Geschichte der französischen Literatur II, 429.  
Demogeot. hist. de la littér. française pag. 648 et 636.

\*\*\*) Voir: Demogeot pag. 637.

et à écrire le français, les Français, à leur tour, trouvent beaucoup plus commode de se contenter, pour les langues étrangères, de quelques notions élémentaires et, au lieu de puiser dans les sources mêmes, de recourir aux traductions.

On pourrait dire que les traductions remplacent presque tout à fait les auteurs et qu'elles se trouvent employées non seulement pour la lecture, mais aussi pour les études critiques et savantes. C'est par cette raison qu'elles valent bien la peine d'être considérées et examinées, car, tout en facilitant la connaissance de nos poètes dans le pays étranger, c'est aussi de ces traductions que dépend leur accueil et leur appréciation.

Quant aux traductions du Théâtre de Schiller, qu'il nous faut aborder maintenant, il serait trop long et, pour parler franchement, assez superflu de s'occuper de toutes celles qui ont paru depuis la première de MM. Friedel et Bonneville en 1785 jusqu'à la dernière que M. Raoul Bravard vient de publier (1857). Nous n'aurions, dans ce cas, qu'à parler de plusieurs ouvrages qui ont vieilli et, pour le reste, il serait impossible d'éviter les répétitions. Aussi me bornerai-je à renvoyer mes lecteurs à la note ci-dessous\*) et à faire seulement quelques remarques sur la traduction qui, à juste titre, se trouve aujourd'hui le plus en vogue, celle de M. X. Marmier.\*\*)

La traduction est en prose. Voilà la première chose qui puisse étonner et offusquer les admirateurs de la poésie de Schiller. Mais qu'ils prennent garde de ne pas imputer à M. Marmier ce qu'il

\*) Outre les traductions déjà citées, de Friedel etc. etc. et de la Martellière (voir pag. 3) il faut nommer d'abord celle de M. de Barante. 1821. Elle est la première qui soit assez complète et semble avoir frayé le chemin à celles qui ont suivi. C'est la même chose pour la „notice sur la vie de Frédéric Schiller“ du même auteur. On la retrouve quelquefois littéralement chez les autres traducteurs. Puis:

Oeuvres dramatiques de Schiller, traduites de l'allemand par M. Horace Meyer. Nouvelle édition, précédée d'une notice biographique et littéraire. Paris 1837. [Traduction assez bonne, mais très prosaïque et pas tout à fait exempte d'erreurs. Du reste elle est la plus complète, car on y trouve même: Le Misanthrope, l'Hommage des arts et tous les fragments.]

Intrigue et Amour. Drame en cinq actes et neuf tableaux. Traduit de Schiller par M. Alexandre Dumas, représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre historique, le 11 juin 1847. [Traduction libre ou plutôt imitation arrangée avec tout le talent mais aussi avec toute la légèreté du fameux auteur.]

Guillaume Tell } traduits par M. Fix. Paris. Hachette 1851.  
Marie Stuart }

Cette traduction est faite pour l'étude de la langue allemande, car on y trouve toujours deux versions, l'une juxtaposée, l'autre correcte.

Wallenstein. Traduction de M. Oscar Falateuf. Paris 1853.

Louise Miller par M. Raoul Bravard. Paris 1857.

Chose étrange, la traduction est en vers, quoique l'original soit en prose!

\*\*) Théâtre de Schiller. Traduction nouvelle, précédée d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, par M. X. Marmier. Troisième édition, revue et corrigée. Paris. Charpentier 1855. (Trois volumes contenant: Les Brigands, la Conjuration de Fiesque, L'Intrigue et amour. Don Carlos, Marie Stuart, Jeanne d'Arc; Wallenstein [les 3 parties]; La Fiancée de Messine; Guillaume Tell). — Les poésies lyriques de Schiller sont aussi traduites par M. Marmier. Seconde édition. Paris. Charpentier. 1855.

a de commun avec tous les autres traducteurs\*). C'est plutôt un défaut dont il ne faut chercher la raison que dans la différence énorme des deux langues. L'une, avec son caractère synthétique et avec sa richesse vague et à peu près illimitée pour les poètes, offre des difficultés invincibles à l'autre qui est analytique et qui, dans son trésor beaucoup plus restreint, cherche toujours le mot propre. Pour traduire de l'allemand en français on ne peut guère se passer des périphrases; mais employer la périphrase pour les vers, c'est détruire la poésie. Ajoutez la contrainte de la rime et les autres exigences de la versification et vous avouerez que M. Marmier s'est trouvé dans la nécessité de ne pas changer la méthode de ses prédécesseurs et de traduire en prose. — Certes, c'est un grand défaut pour sa traduction que la prose! Qui ne regrette ces vers sonores et mélodieux, ce langage brillant et plein de beautés poétiques, ces belles épithètes, dans la composition et le choix desquelles se montre le riche génie de Schiller! Quel est celui qui n'est pas du même avis que nous, c'est à dire, que la traduction française, qui renonce à toutes ces beautés dérobe à l'auteur et surtout à un poète comme Schiller, la moitié de son charme. On dirait des fleurs privées de leur parfum délicieux!

Mais, en revanche, qui ne louera le traducteur qui, dans l'impossibilité de traduire exactement et en vers, a aimé mieux sacrifier la forme pour avoir une plus grande facilité de rendre le sens et les pensées dans toute leur pureté!

Quant à cela, il faut dire que dans la traduction dont nous parlons la prose est aussi un mérite. C'est à l'aide de cette prose que M. Marmier parvient à suivre son original dans toutes les nuances et finesses, soit qu'il le traduise tout à fait littéralement, soit qu'il s'en éloigne, plus ou moins, selon les besoins de sa langue. Connaisseur instruit et savant de l'idiome allemand et du génie de Schiller, il a rendu même les passages les plus difficiles avec une précision remarquable et qui sait quelquefois éviter les obscurités du langage poétique. S'il y a néanmoins quelques erreurs, il faut dire qu'elles sont pour la plupart assez légères et insignifiantes, et que l'on n'en trouve aucune qui puisse altérer essentiellement le sens de la phrase allemande.

Au contraire, M. Marmier, dans sa traduction du Théâtre de Schiller, est tout à fait exempt de ces fautes et de ces malentendus qui se sont glissés dans quelques poésies lyriques de Schiller traduites par le même écrivain, fautes dont on pourrait citer, dans les autres traducteurs, un grand nombre qui sont beaucoup plus graves et frappantes.

Outre l'exactitude, c'est le goût délicat et l'élégance de la diction qui honorent l'ouvrage de M. Marmier. En possédant l'intelligence des beautés de son auteur, il a su les imiter dans un langage simple et correct, mais qui ne manque pas de dignité pour l'expression des sentiments nobles et élevés, ni de douceur pour les sons lyriques du cœur. Ce n'est pas la poésie, il est vrai, mais c'est une excellente prose que les critiques français doivent aussi apprécier, si cependant ils veulent lui pardonner quelques images trop hasardées, et pour ainsi dire, trop allemandes.

---

\*) Pour le Théâtre de Schiller, je ne connais que l'entreprise bien singulière de M. Raoul Bravard dont je viens de mentionner la Louise Miller en vers. Malheureusement je ne suis pas à même de pouvoir juger de l'effet que doit faire cette apparition bizarre d'Intrigue et Amour sur la scène. J'ai quitté Paris le jour même où le Théâtre impérial de l'Odéon reprit, par cette pièce, les représentations après le relâche d'été. Mais quant aux œuvres dramatiques de Goethe, je pourrais nommer: Iphigénie en Tauride, traduite en vers français par Eugène Borel (Stuttgart 1855) et les charmants chœurs lyriques qui se trouvent dans la traduction de Faust par M. Henri Blaze. (Sixième édition. Paris. Charpentier. 1853.)

Pour prouver et justifier tout ce que je viens de dire, il faudrait entrer dans une comparaison détaillée de la traduction avec l'original. Mais, comme je réserve un tel travail pour une autre occasion, je prendrai seulement la liberté de soumettre à l'examen de mes lecteurs deux passages de la traduction de M. Marmier, qui leur permettront d'établir eux-mêmes la critique. Ce n'est pas au hasard que j'ai choisi les deux scènes communiquées déjà plus haut au sujet des imitations en vers. On aimera peut-être à comparer les unes avec les autres, et, pour l'appréciation de la traduction française, il sera agréable de trouver deux genres de style différents, c'est à dire, le simple récit et les exclamations lyriques.

LA MORT DE WALLENSTEIN. Acte II. Scene III.

WALLENSTEIN. Il y a des moments dans la vie de l'homme où il se rapproche de l'esprit qui gouverne l'univers, où *il peut librement interroger le sort*. Dans un de ces moments, pendant la nuit qui précéda la bataille de Lutzen, j'étais appuyé, pensif, contre un arbre, les yeux errant sur la plaine. Les feux du camp jetaient un sombre éclat à travers le brouillard; le bruit sourd des armes, le cri monotone des sentinelles interrompaient seuls le silence. En ce moment ma vie entière, avec son passé et son avenir, était concentrée dans une contemplation intérieure, et mon esprit rêveur attachait aux événements du lendemain l'avenir le plus reculé. Je me disais à moi-même: „Combien d'hommes qui sont là placés sous ton commandement et qui suivent ton étoile! Ils ont uni toutes leurs chances de fortune sur ta tête, comme sur un numéro de loterie, et il se sont embarqués avec toi sur le navire de ton destin. Cependant, s'il venait un jour où tous ces hommes fussent dispersés par le sort, bien peu te resteraient fidèles. Je voudrais savoir celui de tous les hommes renfermés dans ce camp qui me serait le plus fidèle. Fais-le-moi connaître par un signe, ô destin. Que ce soit celui qui viendra à moi demain matin pour me donner une preuve d'attachement.“ Et je m'endormis dans cette pensée. Et je fus transporté en esprit au milieu de la bataille; la mêlée était rude. Une balle tua mon cheval; je tombai; cavaliers et chevaux, passaient sur moi sans y prendre garde; j'étais là étouffé, mourant, foulé aux pieds. Tout à coup un bras secourable me saisit, c'était Octavio; je m'éveillai, il était jour et Octavio était devant moi. „Frère, dit-il, ne monte pas aujourd'hui le cheval pie dont tu te sers habituellement; monte plutôt ce cheval que j'ai choisi pour toi. Fais cela pour l'amour de moi; un songe m'a donné cette idée.“ Et la vitesse de ce cheval me déroba aux dragons de Banner, qui me poursuivaient. Le jour même, mon cousin monta le cheval pie et jamais je n'ai revu le cheval ni le cavalier.

MARIE STUART. Acte III. Scène I.

KENNEDY. Vous allez comme si vous aviez des ailes, je ne puis pas vous suivre ainsi. Attendez donc.

MARIE. Laisse-moi jouir de ma récente liberté, laisse-moi redevenir enfant, et sois-le avec moi. Laisse-moi, sur ce vert gazon de la prairie, essayer l'agilité de mon pied. Suis-je échappée à ma prison obscure? Ce triste tombeau ne me tient-il plus renfermée? Laisse ma poitrine altérée respirer à longs traits le grand air, l'air du ciel.

KENNEDY. O ma chère maîtresse! votre cachot s'est seulement un peu élargi, et si vous ne voyez plus les murs qui nous renferment, c'est que l'épais feuillage des arbres nous le dérobe.

MARIE. Ah? grâces, grâces soient rendues à l'aimable verdure de ces arbres qui me cachent les murs de ma prison! Je veux m'imaginer que je suis libre et heureuse; pourquoi m'arracher à ma douce illusion? La voûte du ciel ne se déploie-t-elle pas autour de moi? Les regards libres et sans entraves s'en vont à travers un immense espace. Là-bas où s'élèvent ces montagnes grises et nuageuses, là commencent

les frontières de mon royaume; et ces nuages que le vent chasse vers le sud vont chercher la mer lointaine et la France. Nuages rapides, *vaisseaux aériens*, ah! qui pourrait voyager et voguer avec vous! Saluez tendrement pour moi la terre de ma jeunesse! Je suis prisonnière, je suis dans les chaînes! hélas! je n'ai pas d'autres messagers; libre est votre course à travers les airs, dans les airs, vous n'êtes pas soumis à cette reine.

KENNEDY. Hélas! Madame, vous êtes hors de vous-même! Cette liberté dont vous avez été si longtemps privée vous égare.

MARIE. Là un pêcheur conduit sa barque. Cette misérable nacelle pourrait me sauver et me porter rapidement vers un rivage ami. Elle ne procure qu'un modique entretien à ce pauvre homme; moi je le chargerais de trésors, jamais il n'aurait fait une si bonne journée; la fortune serait dans ses filets s'il voulait m'entraîner dans son esquif sauveur!

KENNEDY. Vœux inutiles! Ne voyez vous pas que de loin on épie nos démarches? Un ordre sinistre et cruel éloigne de nous toute créature compatissante.

MARIE. Non chère Anna, crois-moi, ce n'est pas en vain que la porte de mon cachot a été ouverte; Cette légère faveur m'annonce un bonheur plus grand. Je ne me trompe pas, c'est la main active de l'amour que j'en dois remercier. Je reconnais là le secours puissant de Leicester. Peu à peu on élargira ma prison; par un peu de liberté on m'habituerà à en trouver une plus grande, jusqu'à ce qu'enfin je contemple celui qui doit rompre mes liens pour jamais!

KENNEDY. Hélas! je ne puis m'expliquer cette contradiction. Hier on vous annonçait la mort, et aujourd'hui tout à coup on vous donne une telle liberté. J'ai entendu dire qu'on ôtait les chaînes à ceux qui *réclamaient* l'éternelle délivrance!

MARIE. Entends-tu le son du cor? entends-tu retentir ces vaillants appels à travers les bois et les champs? Ah! que ne puis-je aussi m'élançer sur un cheval ardent et me joindre à cette troupe joyeuse? Ces sons que je connais me rappellent des souvenirs tristes et doux; souvent ils frappèrent gaîment mon oreille, quand le tumulte de la chasse retentissait sur les bruyères des highlands.

— — — — Je n'ai rien à ajouter. J'ai mis déjà en évidence, par la manière d'imprimer, les scrupules que j'ai à l'égard de certaines locutions et de certains mots, qui sont employés dans la traduction. Je ne veux pas prévenir davantage mes lecteurs. Mais, tout en laissant le jugement aux lumières des connaisseurs, je ne peux achever mon esquisse sans déclarer que c'est à la traduction de M. Marmier que l'Allemagne doit une grande partie de la connaissance de son Schiller en France.

Dr. Cosack.



# Jahresbericht der Petrischule.

Von Ostern 1857 bis Ostern 1858.

## I. Lehrverfassung.

### Erste Klasse.

*Ordinarius: Der Director.*

1. Religion. 2 St. w. — I. und II. combinirt. — Die Lehre von der Erlösung nach Petri's Lehrbuch §. 204 — §. 235. Erklärung des Evangelii Matthäi vom 8. Cap. bis zum Schluss. Die Evangelien Marci und Lucae und ein Theil der Psalmen wurden von den Schülern privatim gelesen und in schriftlichen Monatsarbeiten überwacht. — Geschichte der christlichen Kirche bis auf Carl d. Gr. — Prediger Schaper.

2. Deutsch. 2 St. w. — Uebersicht über die Literatur des 18. Jahrhunderts nach Pischon's Lehrbuch. Deutsche Aufsätze. — Der Director.

3. Latein. 3 St. w. — Gelesen wurden im Sommers. in 2 St. w. Liv. XXI., 1—38, im Winters. Virg. Aen. IV. u. V., 1—484. In 1 St. wöchentliche Exercitien und Extemporalien, daneben Wiederholung und Einprägung des gesammten Gebiets der Grammatik nach Zumpt. Geeignete Stellen aus Livius und Virgil. gelernt. — Dr. Pfeffer.

4. Französisch. 5 St. w. — Gelesen wurden: L'Avare par Molière, Corinne par Mad. de Staël (1. Hälfte). Wiederholung und Erweiterung der Grammatik in französischer Sprache. Extemporalien, Exercitien und Retroversionen nach deutschen Klassikern. Freie Aufsätze. — In 1 St. Abriss der französischen Literatur-Geschichte, zugleich benutzt als Uebung für die französische Conversation. — Im Sommers. Dr. Pfeffer, im Winters. Dr. Cosack.

5. Englisch. 2 St. w. — Die Grammatik wurde ausführlich durchgenommen, die Uebungsstücke schriftlich und dann mündlich übersetzt. — Gelesen wurden: im 2. Th. aus des Lehrers Grammatik: S. 81—89, S. 120—131, S. 133—135, S. 197—220. Mehrere Gedichte und Monologe wurden übersetzt und memorirt. Aus der Literaturgeschichte Englands wurden Kap. 1 u. 2 und der Anfang des 3. Kapitels schriftlich und mündlich übersetzt. — Sprachlehrer Friedlaender.

6. Mathematik. 5 St. w. — Im Sommers. Ebene Trigonometrie und analytische Geometrie der Kegelschnitte; höhere Zins- und Renten-Rechnung. Im Winters.: Wiederholung der ebenen Trigonometrie, Theorie der Logarithmen und die Berechnung logarithmischer und trigonometrischer Reihen. Vollständige Auflösung der Gleichungen des 3. Grades. In jedem Sem. Uebungen im praktischen Rechnen und Correctur geometrischer und trigonometrischer Ausarbeitungen. — Oberlehrer Troeger.

7. Physik. 2 St. w. — Wiederholung und Erweiterung der Mechanik und Optik nach Koppe's Lehrbuch. — Correctur schriftlicher Ausarbeitungen. — Der Director.

8. Naturgeschichte. 2 St. w. — Im Sommersem. Botanik: Mikroskopischer Bau der Pflanze. Organographie und Terminologie. Linné's u. Decandolle's System. Uebungen im Pflanzenbeschreiben. — Im Winters. Anthropologie und Zoologie. — Oberlehrer Menge.

9. Chemie. 2 St. w. — Im Sommers. unorganische Chemie nach Wöhler's Grundrisse bis zu den Metallen; im Winters. d. Metalle und organische Chemie. — Oberlehrer Menge.

10. Geographie. 1 St. w. — Im Sommers. physikalische Geographie, im Winters. Wiederholungen aus der phys. u. politischen Geographie aller Welttheile. Kartenzeichnen. — Oberlehrer Boeszoermy.

11. Geschichte. 3 St. w. — In 2 St. Geschichte des 18. Jahrhunderts, in 1 St. Wiederholung der vaterländischen Geschichte, der alten Zeit und des Mittelalters. Wiederholung aller Geschichtstabellen von Hirsch. — Oberlehrer Boeszoermy.

12. Zeichnen. 2 St. w. — Freies Handzeichnen. — Zeichenlehrer Grentzenberg.

13. Singen. — Die Uebungen der ersten Gesangsklasse konnten nur bis zu den Sommerferien stattfinden. — Lehrer Schultz.

### Zweite Klasse.

*Ordinarius: Oberlehrer Troeger.*

1. Religion. 2 St. w. — I. u. II. comb. — Prediger Schaper.

2. Deutsch. 3 St. w. — In 2 St. Einübung einer Liter. Geschichtstabelle und Lesung klassischer Stellen. Deutsche Aufsätze. — In 1 St. Declamiren. — Der Director.

3. Latein. 3 St. w. — Gelesen wurde Caesar de bello Gall. I., 50 — IV., 24; einige Kapitel wurden memorirt. Aus Zumpt's Grammatik wurden die Kapitel 76 — 83 gelernt und in Exercitien und Extemporalien eingeübt. — Dr. Pfeffer.

4. Französisch. 4 St. w. — Gelesen wurde: Histoire de la première croisade par Michaud (Chap. IV. — XIX. fin.) — Syntax nach Ploetz, II. Absch. 7 — 10. Die Regeln wurden in französischer Sprache eingeübt. — Memorir-Uebungen, Exercitien. — Im Sommers. Dr. Pfeffer, im Winters. Dr. Cosack.

5. Englisch. 2 St. w. — Die Grammatik wurde genau durchgenommen und die dazu gehörigen Uebungsstücke schriftlich und dann mündlich übersetzt. — Gelesen wurde: im 1. Th. der Grammatik Macbeth, The Death of the Emperor Julian, The Guide through London; im 2. Th. S. 81 — 89. Einige Gedichte wurden memorirt, das erste Kap. der englischen Literaturgeschichte wurde schriftlich und mündlich übersetzt. — Sprachlehrer Friedlaender.

6. Mathematik. 6 St. w. — Im Sommers. in 2 St. Wiederholung der Quadrat- und Kubikwurzeln, Gleichungen des 2. Grades und Kettenbrüche. — Im Winters. Arithmetische und geometrische Proportionen und Reihen. Combinationslehre. Der binomische Lehrsatz mit ganzen positiven, negativen und gebrochenen Exponenten. In 2 St. kaufmännisches Rechnen und Vergleichung der wichtigsten Münz-, Maass- und Gewichts-Systeme. Vergleichung des jetzigen preussischen Gewichts mit dem Zollgewicht. — In 2 St. Geometrie nach Legendre. Gleichheit des Flächeninhalts und Aehnlichkeit der Figuren. Regelmässige Polygone und Berechnung des Kreises. — Uebungen im Lösen geometrischer Aufgaben. — Oberlehrer Troeger.

7. Physik. 2 St. w. — Im Sommers. Electricität und Optik; im Winters. Optik und Lehre von der Wärme nach Koppe's Lehrbuch. — Correctur physikalischer Ausarbeitungen. — Der Director.

8. Naturgeschichte. 2 St. w. — Im Sommers. Zoologie mit Zugrundlegung von Burmeister's Grundriss. Im Winters. Anthropologie. — Oberlehrer Menge.

9. Chemie. 2 St. w. — Im Sommers. Metalloide und Säuren; im Winters. Alkalien und Metalle nach Wöhler. — Oberlehrer Menge.

10. Geographie. 2 St. w. — Physische und politische Geographie von Australien, Afrika und Asien. Spanien und Palästina wurde speziell durchgenommen nach Kiepert's Wandkarte. — Uebungen im Kartenzeichnen. — Oberlehrer Boeszoermy.

11. Geschichte. 2 St. w. — Das Mittelalter mit besonderer Berücksichtigung der deutschen Geschichte; Wiederholung der vaterländischen Geschichte und Auswendiglernen der Tabellen. — Oberlehrer Boeszoermy.

12. Zeichnen. 2 St. w. — Freies Handzeichnen. — Zeichnenlehrer Grentzenberg.

13. Singen. 2 St. w. — Wie in I.

### Dritte Klasse.

#### Erste Abtheilung.

*Ordinarius: Dr. Cosack.*

1. Religion. 2 St. w. — Erklärung des 2ten, 4ten und 5ten Hauptstücks des Lutherischen Katechismus; dazu wurden Bibelsprüche und Lieder gelernt. Einleitung in die Schriften des neuen Testaments nach Petri's Lehrbuch, §. 50—79. Erklärung der ersten zwanzig Psalmen; auch wurden die Episteln des Kirchenjahrs erklärt und gelernt. — Prediger Schaper.

2. Deutsch. 3 St. w. — In 1 St. deutsche Aufsätze und Uebungen im Satzbau und im Entwerfen von Dispositionen. In 1 St. Lectüre und Declamation. In 1 St. Anfangsgründe der Metrik und der Lehre von den Dichtungsarten mit besonderer Berücksichtigung der epischen Dichtung. — Im Sommers. Candidat Gottgetreu, im Winters. Dr. Cosack.

3. Latein. 4 St. w. — In 2 St. wurde gelesen: Cornel. Nep. (Dion, Iphicrates, Chabrias, Timotheus, Datames, Epaminondas). In 2 St. Grammatik. Repetition der Formlehre. Einübung der Syntax nach Zumpt. (Causlehre, Gebrauch der Tempora, consecutio temporum) mündlich und schriftlich in vielen Beispielen. Exercitia. Memorirübungen. — Im Sommers. Dr. Pfeffer, im Wintersem. Dr. Cosack.

4. Französisch. 4 St. w. — In 2 Stunden wurde gelesen: Charles XII. par Voltaire Livre IV.—VI. In 2 Stunden Grammatik nach Plötz, II. Curs.; 3—6. Absch. Exercitien. Memorirübungen. Systematisches Lernen von Vokabeln und Phrasen. — Im Sommers. Dr. Pfeffer, im Winters. Dr. Cosack.

5. Englisch. 2 St. w. — Der Aussprache und den Leseübungen wurde die grösste Aufmerksamkeit gewidmet. — Gelesen wurde Macbeth und ein Theil des Guide through London. Einige kleinere Gedichte wurden memorirt. — Die Grammatik wurde bis zum regelmässigen Verbum incl. durchgenommen und die dahin gehörigen Uebungsstücke schriftl. und dann mündl. übersetzt. — Sprachlehrer Friedlaender.

6. Mathematik. 6. St. w. — Im Sommers. 2 St. Buchstabenrechnung. Potenzen. Decimalbrüche. Quadrat- und Cubikwurzeln. — Im Wintersem. Wiederholung der Buchstabenrechnung. Gleichungen des

ersten Grades mit Einer und mit mehreren unbekanntem Grössen. Diophantische Aufgaben. In 2 St. praktisches Rechnen und Uebungen im Kopfrechnen. Vergleichung des jetzigen Gewichts mit dem Zollgewichte. — In 2 St. Geometrie nach Legendre. Die Sätze vom Kreise bis zur Führung der Tangenten. Berührungsaufgaben. — Oberlehrer Troeger.

7. Physik. 2 St. w. — Uebersicht über alle Theile der Physik. — Der Director.

8. Naturgeschichte. 2 St. w. — Im Sommers. Mineralogie; im Winters. Fortsetzung derselben und Elemente der Geologie. — Oberlehrer Menge.

9. Chemie. 1 St. w. — Einleitung in die Chemie. Sauerstoff, Wasserstoff, Kohlenstoff und einige Verbindungen derselben. — Oberlehrer Menge.

10. Geographie. 2 St. w. — Physische Geographie des Alpengebirges, der deutschen Mittelgebirge und Ebenen; politische Geographie Deutschlands. Uebungen im Kartenzeichnen. — Oberlehrer Boeszoermy.

11. Geschichte. 2 St. w. — In 1 St. Erklärung der letzten 6 Geschichtstabellen, welche auswendig gelernt wurden. In 1 St. vaterländische Geschichte. — Oberlehrer Boeszoermy.

12. Zeichnen. 2 St. w. — Planimetrisches Zeichnen. — Zeichenlehrer Grentzenberg.

### Dritte Klasse.

#### Zweite Abtheilung.

*Ordinarius: Oberlehrer Menge.*

1. Religion. 2 St. w. — Erklärung des 1sten und 3ten Hauptstücks des Lutherischen Katechismus; dazu wurden Bibelsprüche und Lieder gelernt. Einleitung in die Schriften des alten Testaments nach Petri's Lehrbuch §. 30—49. Die Evangelien des Kirchenjahrs wurden erklärt und gelernt. — Prediger Schaper.

2. Deutsch. 4 St. w. — 2 St. Grammatik, 2 St. Uebung im Vortrag dictirter und erlernter Gedichte und im Nacherzählen vorgelesener und zu Hause aufgesetzter Stücke aus der Geschichte und Naturgeschichte. Alle 4 Wochen wurde ein vorher besprochener schriftlicher Aufsatz angefertigt, corrigirt und verbessert abgeschrieben. — Oberlehrer Menge.

3. Latein. 4 St. w. — In 2 St. Lectüre auserwählter Stücke aus Ellendt's Lesebuch. In 2 St. Grammatik. Wiederholung der 4 Conjugationen, der Verba anomala; die Constructionen des Acc. c. Inf. und des Abl. absol., die Regel über den Gebrauch der Städtenamen und andere Regeln der Syntax wurden in Exercitien geübt. — Oberlehrer Boeszoermy.

4. Französisch. 4 St. w. — In 2 Stunden Lectüre von Gedike's Lesebuch. In 2 Stunden Grammatik. Wiederholung der regelmässigen Conjugationen. Einübung der unregelmässigen Zeitwörter und der Regeln über die Stellung d. Pron. conjoints, verbunden mit Exercitien aus Plütz. — Oberlehrer Boeszoermy.

5. Mathematik. 6 St. w. — Im Sommer- und Winters. 4 St. w. Rechnen. Sätze aus der Zahlenlehre, von den Primzahlen und zusammengesetzten Zahlen, von den Theilern und Vielfachen der Zahlen. Bruchrechnung. Einfache und zusammengesetzte Regula de tri. Gesellschaftsrechnung. Uebung im Kopf- und Tafelrechnen. — In 2 St. Geometrie nach Legendre. Congruenz der Dreiecke und Parallelogramme. — Oberlehrer Troeger.

6. Naturgeschichte. 2 St. w. — Im Sommers. Pflanzenlehre mit besonderer Rücksicht auf einheimische, schädliche und nützliche Pflanzen und Uebung im Beschreiben derselben; im Wintersem. Thierlehre. — Oberlehrer Menge.

7. Geographie. 2 St. w. — Physische Geographie der europäischen Länder mit Ausnahme der deutschen Mittelgebirge und Ebenen. Uebungen im Kartenzeichnen. — Oberlehrer Boeszoermy.

8. Geschichte. 2 St. w. — Alte Geschichte und Erklärung der ersten Tabellen von Hirsch. — Oberlehrer Boeszoermy.

9. Schreiben. 2 St. w. — Uebungen nach freier Vorschrift an der Wandtafel. Häusliche Beschäftigung. — Lehrer Schultz.

10. Zeichnen. 2 St. w. — In 1 St. Zeichnen aus freier Hand, in 1 St. geometrisches Zeichnen. — Lehrer Grüning.

11. Singen. 2 St. w. — Zwei- und dreistimmige Lieder aus dem ersten Theile des Sängerbuches von Erk und Greef wurden geübt. — Choräle nach Kniewel. — Melodik, Rhythmik und Dynamik vielfältig erklärt und geübt. Die bekannten Dur- und Moll-Tonarten wurden gelernt, die einfachsten harmonischen Verbindungen gezeigt. — Lehrer Schultz.

#### Vierte Klasse.

*Ordinarius: Dr. Pfeffer.*

1. Religion. 2 St. w. — In 1 St. biblische Geschichte nach Kohlrausch. Wiederholung der 5 Hauptstücke des Lutherischen Katechismus. — In 1 St. Erklärung der sonntäglichen Evangelien, von welchen die meisten auswendig gelernt wurden. Die Feste des Kirchenjahrs wurden erläutert, das Verzeichniss der biblischen Bücher und mehrere Lieder aus dem Gesangbuch gelernt. — Lehrer Schultz.

2. Deutsch. 4 St. w. — Uebung im Rechtschreiben, Formenlehre und Lehre vom einfachen Satze. Erlernung und Vortrag von Gedichten und zu Hause ausgearbeiteten Märchen, Sagen und kleinen Erzählungen. — Oberlehrer Menge.

3. Latein. 3 St. w. — In 2 St. wurden aus dem etymologischen Theile von Bonnell's Vocabularium die Verba der 3 ersten Conjugationen, die Verba anomala et defectiva und die Präpositionen nach Zumpt's Grammatik gelernt. Aus Ellendt's Lesebuch wurden schriftlich übersetzt: die Stücke I., 42—46 incl. und II., 14—25. — Im Sommers. Candid. Gottgetreu, im Winters. Dr. Pfeffer.

4. Französisch. 6. St. w. — In dem Elementarbucho von Plötz wurden die Lect. 1—60 meistentheils schriftlich übersetzt, die regelmässigen Conjugationen gelernt. Aus dem kleinen Vocabularium von Plötz wurden die ersten 30 Lectionen gelernt. — Im Sommers. Candid. Gottgetreu, im Winters. Dr. Pfeffer.

5. Rechnen. 5 St. w. — Die 4 Species mit unbenannten und benannten Brüchen. Einfache Regula de tri, stets verbunden mit Kopfrechnen. Im letzten Vierteljahre lernten die Schüler die Verhältnisszahlen des neuen preussischen Gewichts kennen und erlangten einige Fertigkeit in der Rechnung mit Decimalbrüchen. — Lehrer Schultz.

6. Naturgeschichte. 1 St. w. — Einführung in die drei Naturreiche. — Oberlehrer Menge.

7. Geographie. 2 St. w. — Im Sommers.: Wiederholung des 1. Cursus aus Voigt's Leitfaden, der 2. Cursus begonnen, im Winters. Beendigung des 2. Cursus. — Kartenzeichnen. — Im Sommers. Lehrer Hugen, im Winters. Lehrer Carol.

8. Geschichte. 2 St. w. — Die ersten 3 Tabellen von Hirsch wurden gelernt und erläutert. — Im Sommers. Candid. Gottgetreu, im Winters. Dr. Pfeffer.

9. Schreiben. 3 St. w. — Uebungen nach freier Vorschrift von der Hand des Lehrers; häusliche Uebungen. — Lehrer Schultz.

10. Zeichnen. 2 St. w. — In 1 St. geometrisches Zeichnen nach Dr. Busch's Leitfaden; in 1 St. Zeichnen aus freier Hand nach Vorlegeblättern. Darstellung einiger Krystallformen in Pappe und Zeichnen der Netze zu denselben. — Im Sommers. Lehrer Hugen, im Winters. Lehrer Carol.

11. Singen. 2 St. w. — Ein- und zweistimmige Lieder aus dem 1. Th. des Sängerbaines von Erk und Greef. — Choräle nach Kniewel. — Diatonische und chromatische Tonleiter. — Benennung der Intervalle in den Durtonleitern, einfache harmonische Verbindungen, z. B. Dreiklang, Accord und Septimenaccord. — Lehrer Schultz.

### Fünfte Klasse.

*Ordinarius: Lehrer Schultz.*

1. Religion. 2 St. w. — In 1 St. biblische Geschichte nach Kohlrausch, und die 3 ersten Hauptstücke des Lutherschen Katechismus; in 1 St. Erklärung der sonntäglichen Evangelien und Lernen mehrerer Lieder aus dem Gesangbuche. — Lehrer Schultz.

2. Deutsch. 6 St. w. — In 2 St. Grammatik. Der einfache und erweiterte Satz; an denselben die Lehre von den Begriffswörtern und deren Biegung mündlich durch Beispiele erläutert. Schriftliche Arbeiten, Satzbildung. Kleine Aufsätze. — In 4 St. Lesen, orthographische Uebungen, Declamation. — Im Sommers. Lehrer Hugen, im Winters. Lehrer Carol.

3. Latein. 6 St. w. — Es wurden durchgenommen die Declinationen, die Comparison der Adjectiva, die Numeralia, Pronomina und die 4 Conjugationen. Aus dem sachlichen Th. von Bonnells Vocabularium wurden Vocabeln gelernt, declinirt und conjugirt. — In 2 St. wurden aus Ellendt's Lesebuch die Stücke von 1—20 übersetzt, die deutschen auch schriftlich. — Im Sommers. Candid. Gottgetreu, im Winters. Dr. Pfeffer.

4. Rechnen. 6 St. w. — Die 4 Species mit benannten ganzen Zahlen stets verbunden mit Kopfrechnen. Addition und Subtraction der Brüche. — Verhältnisszahlen des neuen preussischen Gewichts mit dahin gehörigen Aufgaben. — Lehrer Schultz.

5. Geographie. 2 St. w. — Der 1. Cursus aus Voigt's Leitfaden. Vaterländische Geographie. — Im Winters. Lehrer Hugen, im Sommers. Lehrer Carol.

6. Geschichte. 2 St. w. — Im Sommers. Vaterländische Geschichte bis zum Ende des siebenjährigen Krieges, Lehrer Hugen, im Winters. Erzählungen aus der alten Geschichte. — Lehrer Carol.

7. Zeichnen. 2 St. w. — Uebungen nach Vorlegeblättern. — Lehrer Grüning.

8. Schreiben. 4 St. w. — wie in IV. — Lehrer Schultz.

9. Singen. 2 St. w. — Einstimmige Lieder aus dem 1. Th. des Sängerbaines von Erk u. Greef nach dem Gehör geübt. Einige Choräle nach Kniewel. — Einfache melodische Uebungen. — Die Noten wurden gelernt und gelesen. — Tonleiter von C mit ihren tonischen Verhältnissen. — Lehrer Schultz.

## Sechste Klasse.

*Ordinarius: Lehrer Grüning.*

1. Religion. 2 St. w. — Biblische Geschichten des alten Testaments erzählt. — Die Sonntags-Evangelien wurden gelesen; das erste Hauptstück des Lutherschen Katechismus und einige Lieder aus dem Gesangbuche wurden gelernt. — Lehrer Schultz.

2. Lesen. 6 St. w. — Benutzt wurden: der Kinderschatz von Schultze und Steinmann, 1. Th. u. das Lesebuch von Borkenhagen. Das Gelesene wurde besprochen und von den Schülern frei nacherzählt. — Lehrer Grüning.

3. Schreiben. 6 St. w. — Uebungen nach Vorschriften an der Wandtafel von der Hand des Lehrers. Tägliche häusliche Uebungen. — Lehrer Grüning.

4. Rechnen. 6 St. w. — Die Zahlen von 1—100 wurden zerlegt. Uebungen im Numeriren. Die 4 Species in unbenannten Zahlen im Kopfe und auf der Tafel geübt. Tägliche häusliche Uebungen.

5. Deutsch. 7 St. w. — In 5 St. orthographische Uebungen. Der einfache Satz, die Begriffswörter mit ihren Veränderungen. Wöchentlich wurde ein Gedicht abgeschrieben und gelernt. — Lehrer Grüning.

6. Geographie. 2 St. w. — Allgemeine Vorkenntnisse auf den Wohnort bezogen. Europa mit seinen Grenzen, Ländern, Meeren, Hauptflüssen und Hauptstädten. — Lehrer Grüning.

7. Zeichnen. 1 St. w. — Uebungen in geradlinigten Figuren nach Vorlegeblättern. — Lehrer Grüning.

An dem allgemeinen Turnunterrichte im Sommer 1857 nahmen 276 von unseren Schülern Theil. Das übliche Turnfest wurde am 11. Juli v. J. im Jäschkenthale in besonders anregender und befriedigender Weise gefeiert.

## II. Statistische Nachrichten.

Ostern 1857 hatte die Petrischule 417, gegenwärtig 460 Schüler. In I. sind 11, in II. 32, in III. A. 65, in III. B. 85, in IV. 97, in V. 93, in VI. 77.

Einen unserer lieben Schüler, den Sextaner Paul Völkel aus Danzig, haben wir am 2. December v. J. durch den Tod verloren.

Am 30. October 1857 erfolgte die 2. Abiturienten-Prüfung des vorigen Jahres im Beisein der Herren Regierungs- und Schulrätbe, Dr. Wantrup und Dr. Ditki und des Herrn Stadtrath Dodenhoff als städtischen Commissarius. Das Zeugniß der Reife erhielten:

1. Carl Hermann Sylvester Stellmacher aus Neumarkt bei Breslau, 18<sup>3</sup>/<sub>4</sub> Jahr alt, evangel. Confession, 1 Jahr in Prima, mit dem Prädikate: „Gut bestanden“.
2. Emil Leopold Ziegler aus Zezenow bei Stolp, 19<sup>1</sup>/<sub>2</sub> Jahr alt, evang. Conf., <sup>1</sup>/<sub>2</sub> Jahr in Prima, mit dem Prädikate: „Gut bestanden“.
3. Johann Wilhelm Hermann Sell aus Praust bei Danzig, 18<sup>3</sup>/<sub>4</sub> Jahr alt, evang. Conf., 2<sup>1</sup>/<sub>2</sub> Jahr in Prima, mit dem Prädikate „Hinreichend bestanden“.

4. Hermann Eduard Gustav Krause aus Stolp, 17 $\frac{1}{2}$  Jahr alt, evang. Conf.,  $\frac{1}{2}$  Jahr in Prima, mit dem Prädikate: „Hinreichend bestanden“.
5. Johann Carl Krause aus Zieersniederkampe bei Elbing, 19 $\frac{1}{2}$  Jahr alt, evang. Conf., 2 Jahre in Prima, mit dem Prädikate: „Hinreichend bestanden“.

Die beiden zuerst genannten wollen sich dem Postfache, die drei übrigen dem Baufache widmen.

### III. Chronik.

Gleich nach Ostern 1857 trat Herr Dr. Cosack seine Urlaubs-Reise nach Paris an, um daselbst während des Sommersemesters seine der französischen Sprache und Literatur gewidmeten Studien fortzusetzen und durch lebendige Anschauung zu erweitern. Sr. Excellenz der Herr Minister von Raumer hatte zur Förderung dieses für die Zwecke der Schule gedeihlichen Unternehmens eine Gratification von 50 Thlrn. huldreichst bewilligt. Die Schule selbst weiss es vollkommen zu würdigen, welche Fülle von Bildung ihr durch den Aufenthalt eines so ausgezeichneten Lehrers in der Weltstadt zu Gute gekommen ist. Die nöthige Anzahl von Lehrstunden hatte während der Abwesenheit unseres Collegen der Candidat des Predigtamtes Herr Gottgetreu übernommen, dem die Schule für seine Treue und Sorgfalt im Unterricht dankbar verpflichtet ist.

Den Unterricht in der englischen Sprache übernahm seit Ostern v. J. Herr Friedlaender, dessen Kenntniss des Englischen durch eine grosse Autorität Englands anerkannt ist.

Am 8. August 1857 traf unsere Schule ein schweres Verhängniss. Um 10 $\frac{1}{2}$  Uhr Vormittags war auf einem in der Nähe des Schulhauses befindlichen Zimmerplatze ein Feuer ausgebrochen, das bei heftigem Winde und der damaligen grossen Dürre ausser vielen andern Gebäuden auch das Schulhaus ergriff. Zwar gelang es den vereinten Bemühungen der helfenden Schüler, Lehrer und Freunde der Schule, deren aufopfernde Thätigkeit uns unvergesslich bleiben wird, den grössten Theil der Bibliothek, der naturhistorischen Sammlungen, der physikalischen und chemischen Instrumente den Flammen zu entreissen, dennoch betrug der hierbei erlittene später von der Versicherungs-Gesellschaft „Colonia“ anerkannte Verlust über 800 Thlr. Das Schulhaus selbst war um 4 Uhr Nachmittag bis auf das Erdgeschoss und ein einziges Zimmer im ersten Stock abgebrannt.

Schon nach einigen Tagen wiesen die städtischen Behörden zum provisorischen Schullokal den grossen Saal über dem Grünen Thore an. Durch die unermüdete Thätigkeit des Herrn Stadtbaurath Licht gelang es, in 8 Tagen den Saal durch Zwischenwände in 4 Klassenräume abtheilen, während die 3 übrigen Klassen in den Nebenzimmern untergebracht wurden. So durften die Sommerferien nur um Eine Woche verlängert werden. Als gegen den Anfang des Februar 1858 die Winterkälte zunahm, war glücklicher Weise das abgebrannte Schulhaus schon so weit ausgebaut, dass im Erdgeschoss und im ersten Stock die 7 Klassen untergebracht werden konnten. Gegenwärtig ist der eigentliche Bau vollendet, es fehlt nur noch manche Einrichtung und Ausschmückung im Innern. Sind erst die vorhandenen Utensilien restaurirt, die fehlenden ersetzt; die Bücher, Instrumente und Sammlungen, welchen bisher die naturforschende Gesellschaft bereitwillig Räume in ihrem Local auf dem Frauenthore angewiesen hatte, wieder an Ort und Stelle zurückgebracht; entbehren die Zimmer und Räume des Schulhauses nicht mehr ihren einfachen Schmuck, dann wird sich in der vortheilhaftesten Weise zeigen, wie Vieles in dem gegenwärtigen Schulhause zweckmässig verändert und ausgeführt ist, wofür die Schule der Stadt, den städtischen Behörden und dem Herrn Stadtbaurath Licht zu tiefgefühltem Danke verpflichtet bleibt. Bis zur gänzlichen Ausführung der inneren Einrichtungen, worüber wohl noch das nächste Halbjahr hingehen dürfte, bleibt die feierliche Einweihung des Schulhauses ausgesetzt.



Die durch den Brand bewirkten Nachtheile sind auch für den Unterricht selbst sehr bedeutend gewesen. So konnten seit jener Zeit keine die Naturwissenschaften erläuternden Versuche angestellt werden; aus Mangel an Platz für den Flügel mussten die Uebungen der ersten Gesangklasse unterbleiben; es schien sogar die lebendige Aufmerksamkeit der Jugend zu sinken, der in dem provisorischen Schullocal auf dem Grünen Thore die frische Luft eines Spielplatzes in den Pausen versagt war. Es war unmöglich allen Nachtheilen zu begegnen. Um so erfreulicher ist es, dass die Eltern unserer Schüler uns in dieser schweren Zeit ihr Vertrauen nicht entzogen haben.

Der Geburtstag Sr. Majestät des Königs am 15. October konnte aus Mangel an einem alle Schüler der Anstalt fassenden Raume nicht in gewohnter Weise gefeiert werden. Indessen veranstaltete der Religionslehrer der Schule, Herr Prediger Schaper, an diesem Tage eine gottesdienstliche Feier in der St. Catharinenkirche, wohin sich die Lehrer und Schüler begaben.

Am 1. December 1857 verliess uns der bisherige Hilfslehrer Herr Hugen, der seit 2 Jahren in mehreren Gegenständen in IV. und V. mit Eifer und Erfolg unterrichtet hatte. Ihm wurde eine definitive Anstellung an der hiesigen St. Johannisschule. Seine Lehrstunden in der Petrischule übernahm der Hilfslehrer Herr Carol, dessen Leistungen schon jetzt zu den besten Hoffnungen berechtigen.

#### IV. Lehrapparat.

Wie schon erwähnt, haben die Sammlungen, Instrumente und die Bibliothek bei dem Brande erhebliche Verluste erlitten, mit deren Ausgleichung wir noch beschäftigt sind. Erst im nächsten Programm kann darüber der genaue Bericht gegeben werden.

#### V. Nachricht über den neuen Lehrkursus.

Dienstag, den 30. März, ist Censur und Versetzung. Die Osterferien dauern bis zum 13. April. Die neuen Schüler bitte ich mir am 8., 9. und 10. April, an jedem dieser Tage von 9—1 Uhr in meinem Geschäftszimmer in der Petri-Schule zur Prüfung und Aufnahme zuführen zu wollen.

#### VI. Verordnungen und Rescripte der hohen Schulbehörden.

1. Das hohe Ministerium des Unterrichts bestimmt unterm 18. Juni 1857 unter Hinweis auf die Instruction vom 8. März 1832, dass bei denjenigen Realschulen, auf welchen Latein gelehrt wird, die Ertheilung eines Zeugnisses der Reife im Falle unzureichender Kenntnisse in der gedachten Sprache nicht zulässig ist. Abschriftliche Mittheilung der hiesigen Königl. Regierung vom 29. Juli 1857.

2. Die hiesige Königl. Regierung übersendet unterm 15. August 1857 einen Abdruck der vor 100 Jahren von dem Hofprediger Sack gehaltenen „Drei Denkpredigten über die Siege bei Prag, Rossbach und Leuthen als Geschenk des hohen Unterrichts-Ministeriums.

3. Mittheilung der hiesigen Königl. Regierung vom 24. December 1857, dass nach einer Bestimmung des Königl. Provinzial-Schul-Collegiums zu Königsberg 185 Exemplare des jährlichen Schul-Programms einzusenden sind.

4. Erlass des hohen Unterrichts-Ministeriums vom 28. April 1857, mitgetheilt von der hiesigen Königl. Regierung unterm 16. Januar 1858, über den Unterricht in der Geschichte und Geographie.

5. Nach einem unterm 27. August 1857 von der hiesigen Königl. Regierung mitgetheilten Erlass des hohen Ministeriums des Unterrichts soll dem diesjährigen Programm ein genaues Verzeichniss der in der Anstalt eingeführten Lehrbücher und sonstigen Hilfsmittel des Unterrichts nach den Klassenstufen geordnet, beigefügt werden.

Diesem Erlass entsprechend bemerke ich, dass in der Petri-Schule folgende Lehrbücher und Hilfsmittel des Unterrichts eingeführt sind:

**In I.**

Lehrbuch der Religion von Petri, die lateinische Schulgrammatik von Zumpt, Virgil's Aeneis, Caesar, die französische Grammatik von Plötz II. Cursus, Friedlaender's Grammatik der englischen Sprache, Becker's deutsche Schulgrammatik, Pischon's Leitfaden zur Geschichte der deutschen Literatur, Schul-Compendium der Geschichte von Dr. Alexander Schmidt in Königsberg, die Geschichtstabellen von Hirsch, Leitfaden beim geographischen Unterricht von Voigt, Koppe's Lehrbuch der Physik, Grundriss der Naturgeschichte von Burmeister, Wöhler's Grundriss der Chemie, die logarithmischen Tafeln von Westphal, v. Sydow's Schulatlas, der Sängershain von Erk und Greef.

**In II.**

In Secunda werden mit Ausnahme des Virgil und der logarithmischen Tafeln von Westphal dieselben Lehrbücher und Hilfsmittel gebraucht, im Französischen ausserdem die Chrestomathie von Plötz.

**In III. A.**

Lehrbuch der Religion von Petri, Zumpt's lateinische Schulgrammatik, Cornelius Nepos, Plötz's Lehrbuch der französischen Sprache II. Cursus u. Plötz's Chrestomathie, Friedlaenders englische Grammatik, Schul-Compendium der Geschichte von Dr. A. Schmidt, die Geschichtstabellen von Hirsch, Leitfaden beim geographischen Unterricht von Voigt, der v. Sydowsche Schulatlas, Koppe's Lehrbuch der Physik, Grundriss der Naturgeschichte von Burmeister, der Sängershain von Erk und Greef.

**In III. B.**

Zumpt's lateinische Schulgrammatik, Ellendt's lateinisches Lesebuch, Plötz's Lehrbuch der französischen Sprache I. Cursus, Gedike's französisch. Lesebuch, Schul-Compendium der Geschichte von A. Schmidt, die Geschichtstabellen von Hirsch, Voigt's Leitfaden beim geographischen Unterricht, der v. Sydowsche Schulatlas, der Sängershain von Erk und Greef.

**In IV.**

Kohlrausch's biblische Geschichten, Ellendt's lateinisches Lesebuch, Zumpt's lateinische Schulgrammatik, das lateinische Vocabularium von Bonnell, Plötz's Elementarbuch der franz. Sprache, die Geschichtstabellen von Hirsch, Voigt's Leitfaden beim geographischen Unterricht, der v. Sydowsche Schulatlas, der Sängershain von Erk und Greef.

**In V.**

Kohlrausch's biblische Geschichten, Ellendt's lateinisches Lesebuch, Zumpt's lateinische Schulgrammatik, das latein. Vocabularium von Bonnell, das deutsche Lesebuch von Wetzels, Voigt's Leitfaden beim geographischen Unterricht, der v. Sydowsche Schulatlas, der Sängershain von Erk und Greef.

**In VI.**

Kohlrausch's biblische Geschichten, der Kinderschatz von Schultze und Steinmann, 1. Theil, Lesebuch von Borkenhagen.

**F. Strehlke.**

## Ordnung der öffentlichen Prüfung.

Montag, den 29. März 1858.

Vormittag von 8 $\frac{1}{2}$  Uhr an.

### Choral und Gebet.

- |                      |   |
|----------------------|---|
| <b>UNTER-TERTIA.</b> | <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Religion. Prediger Schaper.</li> <li>2. Latein. Oberlehrer Boeszoermeny.</li> </ol>       |
| <b>OBER-TERTIA.</b>  | <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Französisch. Dr. Cosack.</li> <li>2. Geschichte. Oberlehrer Boeszoermeny.</li> </ol>      |
| <b>SECUNDA.</b>      | <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Mathematik. Oberlehrer Troeger.</li> <li>2. Naturgeschichte. Oberlehrer Menge.</li> </ol> |
| <b>PRIMA.</b>        | <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Englisch. Sprachlehrer Friedlaender.</li> <li>2. Physik. Der Director.</li> </ol>         |

### Choral.

Nachmittag von 2 $\frac{1}{2}$  Uhr an.

- |  |   |  |   |                 |
|--|---|--|---|-----------------|
| <b>QUARTA.</b>   | <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Französisch. Dr. Pfeffer.</li> <li>2. Rechnen. Lehrer Schultz.</li> </ol>   |  |   |                 |
| <b>QUINTA.</b>   | <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Latein. Dr. Pfeffer.</li> <li>2. Geographie. Lehrer Carol.</li> </ol>   |  |   |                 |
| <b>SEXTA.</b>  | <table style="border: none;"> <tr> <td style="padding-right: 5px;"> <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Lesen.</li> <li>2. Rechnen.</li> </ol> </td> <td style="font-size: 2em; padding: 0 5px;">}</td> <td style="vertical-align: middle;">Lehrer Grüning.</td> </tr> </table> | <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Lesen.</li> <li>2. Rechnen.</li> </ol> | } | Lehrer Grüning. |
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Lesen.</li> <li>2. Rechnen.</li> </ol> | }   | Lehrer Grüning.  |   |                 |

Schlussworte des Directors.

### Choral.

Ordnung der öffentlichen Prüfungen.

Montag, den 29. März 1854.

Vormittag von 9 1/2 Uhr an.

Gebot und Gebet.

- 1. Religion Prof. Schöner. **UNTER-TERTIUM**
- 2. Latein. Oberlehrer Boeckmann.
- 1. Französisch. Dr. Giesche. **OBER-TERTIUM**
- 2. Geschichte. Oberlehrer Boeckmann.
- 1. Mathematik. Oberlehrer Tietze. **SEXTUM**
- 2. Naturgeschichte. Oberlehrer Wenz.
- 1. Englisch. Sprachlehrer Fiedler. **PRIMUM**
- 2. Physik. Dr. Director.

Gebot.

Nachmittag von 2 1/2 Uhr an.

- 1. Französisch. Dr. Feller. **QUINTUM**
  - 2. Rechnen. Lehrer Scholz.
  - 1. Latein. Dr. Feller. **QUINTUM**
  - 2. Geographie. Lehrer Carol.
  - 1. Latein. Lehrer Grünig. **SEXTUM**
  - 2. Rechnen.
- Schlusswort des Directors.

Gebot.